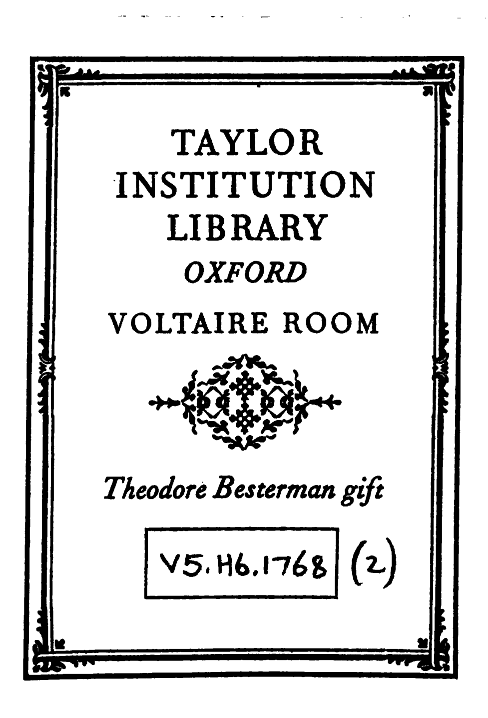
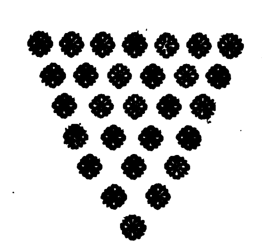

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V5.H6.1768 (2)

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.



A GENEVE,

MDCCLXVIII.

TABLE

DES

PIECES

Contenues dans ce Volume.

Des

TABLE.

L'HOMME
AUX
QUARANTE ÉCUS.

UN vieillard qui *toujours plaint le présent & vante le passé*, me disait, Mon ami, la France n'est pas aussi riche qu'elle l'a été sous Henri IV. Pourquoi ? c'est que les terres ne sont pas si bien cultivées ; c'est que les hommes manquent à la terre, & que le journalier ayant enchéri son travail, plusieurs colons laissent leurs heritages en friche.

D'où vient cette disette de manœuvres ? — De ce que quiconque s'est senti un peu d'industrie, a embrassé les métiers de brodeur, de cizeleur, d'horloger, d'ouvrier en soye, de Procureur ou de Theologien. C'est que la révocation de l'Edit de Nantes a laissé un très-grand vuide dans le royaume ; que les religieuses & les mendiants se sont multipliés, & qu'enfin chacun a fui autant qu'il a pu le travail pénible de la culture, pour laquelle Dieu nous a fait naître, & que nous

avons rendue ignominieuſe, tant nous ſommes ſenſés.

Une autre cauſe de notre pauvreté eſt dans nos beſoins nouveaux. Il faut payer à nos voiſins quatre millions d'un article, & cinq ou ſix d'un autre, pour mettre dans nôtre nez une poudre puante, venue de l'Amerique: le caffé, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries, nous coutent plus de ſoixante millions par an. Tout cela était inconnu du temps de Henri IV. aux épiceries près, dont la conſommation était bien moins grande. Nous brulons cent fois plus de bougies, & nous tirons plus de la moitié de nôtre cire de l'etranger; parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamants aux oreilles, au cou, aux mains de nos citoyennes de Paris & de nos grandes villes, qu'il n'y avait chez toutes les dames de la Cour de Henri IV. en comptant la Reine. Il a fallu payer preſque toutes ces ſuperfluités argent comptant.

Obſervez ſurtout, que nous payons plus de quinze millions de rentes ſur l'Hôtel de ville aux étrangers; & que Henri IV. à ſon avénement en ayant trouvé pour deux millions en tout ſur cet hôtel imaginaire, en rembourſa ſagement une partie pour delivrer l'état de ce fardeau.

Conſiderez que nos guerres civiles avaient fait verſer en France les tréſors du Mexique lorſque

Don Phelippo *el discreto* voulait acheter la France, & que depuis ce temps là les guerres étrangeres nous ont débarrassés de la moitié de notre argent.

Voilà en partie les causes de notre pauvreté. Nous la cachons sous des lambris vernis & par l'artifice des marchandes de modes: nous sommes pauvres avec goût. Il y a des financiers, des entrepreneurs, des negocians très-riches; leurs enfans, leurs gendres sont très-riches; en général la nation ne l'est pas.

Le raisonnement de ce vieillard, bon ou mauvais, fit sur moi une impression profonde; car le Curé de ma paroisse qui a toujours eu de l'amitié pour moi, m'a enseigné un peu de géométrie & d'histoire, & je commence à réfléchir, ce qui est très-rare dans ma province. Je ne sais s'il avait raison en tout: mais étant fort pauvre je n'eus pas grande peine à croire que j'avais beaucoup de compagnons *(a)*.

(*a*) Madame de Maintenon qui en tout genre était une femme fort entendue, excepte dans celui sur lequel elle consultait le trigaut & processif Abbé Gobelin son confesseur; Madame de Maintenon, dis-je, dans une de ses lettres fait le compte du ménage de son frere & de sa femme en 1680. Le mari & la femme avaient à paier le loier d'une maison agréable; leurs domestiques etaient au nombre de dix. Ils avaient quatre chevaux & deux cochers, un bon diner tous les jours. Madame de Maintenon évalue le tout à neuf mille francs par an, & met trois mille livres pour le jeu, les spectacles, les fantaisies, & les magnificences de Monsieur & de Madame.

Il faudrait à présent environ quarante mille livres pour mener une telle vie dans Paris. Il n'en eut fallu que six mille du temps de Henri IV. Cet exemple prouve assez que le vieux bon homme ne radote pas absolument.

DESASTRE DE L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

JE ſuis bien aiſé d'aprendre à *l'Univers*, que j'ai une terre qui me vaudrait net quarante écus de rente, n'était la taxe à laquelle elle eſt impoſée.

Il parut pluſieurs édits de quelques perſonnes qui ſe trouvant de loiſer gouvernent l'etat au coin de leur feu. Le préambule de ces édits était que la puiſſance *légiſlatrice & exécutrice eſt née de droit divin co-proprietaire de ma terre*; & que je lui dois au moins la moitié de ce que je mange. L'enormité de l'eſtomac de la puiſſance légiſlatrice & éxécutrice me fit faire un grand ſigne de croix. Que ferait-ce ſi cette puiſſance qui préſide à *l'ordre eſſentiel des ſociétés* avait ma terre en entier? l'un eſt encor plus divin que l'autre.

Monſieur le Controlleur Général ſait que je ne payais en tout que douze livres; que c'était un fardeau très-peſant pour moi, & que j'y aurais ſuccombé ſi Dieu ne m'avait donné le génie de faire des paniers d'ozier qui m'aidaient à ſuporter ma miſère. Comment donc pourai je tout d'un coup donner au roi vingt écus?

Les

Les nouveaux miniſtres diſaient encor dans leur préambule, qu'on ne doit taxer que les terres, parce que tout vient de la terre juſqu'à la pluye ; & que par conſéquent il n'y a que les fruits de la terre qui doivent l'impôt.

Un de leurs huiſſiers vint chez moi dans la derniere guerre : il me demanda pour ma quote-part trois ſeptiers de bled, & un ſac de fêves, le tout valant vingt écus, pour ſoutenir la guerre qu'on faiſait, & dont je n'ai jamais ſçu la raiſon, ayant ſeulement entendu dire que dans cette guerre il n'y avait rien à gagner du tout pour mon pays & beaucoup à perdre.[1] Comme je n'avais alors ni bled, ni fêves, ni argent, la puiſſance légiſlatrice & exécutrice me fit trainer en priſon ; & on fit la guerre comme on put.

En ſortant de mon cachot, n'ayant que la peau ſur les os, je rencontrai un homme jouflu & vermeil dans un caroſſe à ſix chevaux ; il avait ſix laquais & donnait à chacun d'eux pour gages le double de mon revenu. Son maître d'hôtel auſſi vermeil que lui, avait deux mille francs d'apointements, & lui en volait par an vingt mille. Sa maîtreſſe lui coutait quarante mille écus en ſix mois : je l'avais connu autrefois dans le temps qu'il était moins riche que moi : il m'avoua pour me conſoler qu'il jouïſſait de quatre cent mille livres de rente : vous en payez

 donc

donc deux cent mille à l'Etat, lui dis-je, pour soutenir la guerre avantageuse que nous avons; car moi qui n'ai juste que mes cent vingt livres il faut que j'en paye la moitié.

Moi! dit-il, que je contribue aux besoins de l'Etat! Vous voulez rire, mon ami: j'ai hérité d'un oncle qui avait gagné huit millions à Cadix & à Surate; je n'ai pas un pouce de terre; tout mon bien est en contracts, en billets sur la place; je ne dois rien à l'Etat; c'est à vous de donner la moitié de vôtre subsistance, vous qui êtes un Seigneur terrein. Ne voyez vous pas que si le Ministre des Finances exigeait de moi quelques secours pour la Patrie, il serait un imbécile qui ne saurait pas calculer; car tout vient de la terre: l'argent & les billets ne sont que des gages d'échange, au lieu de mettre sur une carte au Pharaon cent septiers de bled, cent bœufs, mille moutons, & deux cent sacs d'avoine, je joue des rouleaux d'or qui représentent ces denrées dégoutantes. Si après avoir mis *l'impôt unique* sur ces denrées, on venait encore me demander de l'argent, ne voyez vous pas que ce serait un double emploi? que ce serait demander deux fois la même chose? Mon oncle vendit à Cadix pour deux millions de vôtre bled, & pour deux millions d'étoffes fabriquées avec vôtre laine: il gagna plus de cent pour cent dans ces deux affaires.

Vous

Vous concevez bien que ce profit fut fait ſur des terres déja taxées : ce que mon oncle achetait dix ſous de vous, il les revendait plus de cinquante francs au Mexique, & tous fraix faits, il eſt revenu avec huit millions.

Vous ſentez bien qu'il ſerait d'une horrible injuſtice de lui redemander quelques oboles ſur les dix ſous qu'il vous donna. Si vingt neveux comme moi, dont les oncles auraient gagné dans le bon temps chacun huit millions au Mexique, à Buenos Aires, à Lima, à Surate, ou à Pondicheri, prêtaient ſeulement à l'etat, chacun deux cent mille francs dans les beſoins urgents de la Patrie, cela produirait quatre millions : quelle horreur ! Payez, mon ami, vous qui jouïſſez en paix d'un revenu clair & net de quarante ecus, ſervez bien la patrie, & venez quelquefois diner avec ma livrée.

Ce diſcours plauſible me fit beaucoup réfléchir & ne me conſola gueres.

ENTRETIEN
AVEC
UN GEOMÈTRE.

IL arrive quelquefois qu'on ne peut rien répondre & qu'on n'eſt pas perſuadé. On eſt atterré ſans pouvoir être convaincu. On ſent dans le fond de ſon ame un ſcrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on nous a prouvé. Un Géomètre vous demontre qu'entre un cercle & une tangent, vous pouvez faire paſſer une infinité de lignes courbes, & que vous n'en pouvez faire paſſer une droite. Vos yeux, vôtre raiſon vous diſent le contraire. Le Géomètre vous répond gravement que c'eſt là un infini du ſecond ordre. Vous vous taiſez, & vous vous en retournez tout ſtupéfait, ſans avoir aucune idée nette, ſans rien comprendre, & ſans rien repliquer.

Vous conſultez un Géomètre de meilleure foi qui vous explique le miſtère. Nous ſuppoſons, dit-il, ce qui ne peut être dans la nature, des lignes qui ont de la longueur ſans largeur ; il eſt impoſſible phyſiquement parlant qu'une ligne réelle en pénètre une autre. Nulle courbe, ni nulle droite réelle ne peut paſſer entre deux lignes réelles qui ſe touchent : ce ne ſont là que des jeux de l'entendement, des chimeres idéales ; & la

la véritable Géomètrie eſt l'art de meſurer les choſes exiſtantes.

Je fus très-content de l'aveu de ce ſage mathématicien ; & je me mis à rire dans mon malheur d'aprendre qu'il y avait de la charlatanerie juſques dans la ſcience qu'on appelle la haute ſcience. Mon Géomètre était un Citoyen philoſophe qui avait daigné quelquefois cauſer avec moi dans ma chaumiere. Je lui dis, Monſieur, vous avez tâché d'éclairer les badauts de Paris ſur le plus grand intérêt des hommes, la durée de la vie humaine. Le miniſtère a connu par vous ſeul ce qu'il doit donner aux rentiers viagers ſelons leurs differents âges. Vous avez propoſé de donner aux maiſons de la ville l'eau qui leur manque, & de nous ſauver enfin de l'oprobre & du ridicule d'entendre toujours crier à l'eau, & de voir des femmes enfermées dans un cerceau oblong porter deux ſceaux d'eau peſant enſemble trente livres à un quatrième étage auprès d'un privé. Faites-moi, je vous prie, l'amitié de me dire combien il y a d'animaux à deux mains & à deux pieds en France.

La Géomètre.

On prétend qu'il y en a environ vingt millions, & je veux bien adopter ce calcul très-probable(*a*),

(*a*) Cela eſt prouvé par les Mémoires des Intendants faits à la fin du dix-ſeptième ſiecle, combinés avec le denombrement par feux, compoſé en 1753, par ordre de Mr. le Comte d'Argenſon, & ſurtout avec l'ouvrage très-exact de Mr. Mezence fait ſous les yeux de Monſieur l'Intendant de la Michaudiére, l'un des hommes les plus éclairés.

en attendant qu'on le verifie : ce qui ſerait très-aiſé, & qu'on n'a pas encor fait, *parce qu'on ne s'aviſe jamais de tout.*

L'Homme aux quarante écus.

Combien croyez-vous que le territoire de France contienne d'arpents ?

Le Géomètre.

Cent trenſe millions, dont preſque la moitié eſt en Chemins, en Villes, Villages, Landes, Bruyéres, Marais, Sables, Terres ſtériles, Couvens inutiles, Jardins de plaiſans plus agréables qu'utiles, terreins incultes, mauvais terreins mal cultivés. On pourrait réduire les terres d'un bon rapport à ſoixante & quinze millions d'arpents quarrés, mais comptons-en quatre-vingt millions. On ne ſauroit trop faire pour ſa patrie.

L' Homme aux quarante écus.

Combien croyez-vous que chaque arpent raporte l'un dans l'autre année commune, en bleds, en ſemence de toute eſpèce, vins, étangs, bois, métaux, beſtiaux, fruits, laines, ſoyes, lait, huile, tous frais faits, ſans compter l'impôt ?

Le Géomètre.

Mais, s'ils produiſent chacun vingt-cinq livres, c'eſt beaucoup ; cependant, mettons trente livres pour ne pas décourager nos Concitoyens. Il y a des arpents qui produiſent des valeurs renaiſſantes eſtimées trois cent livres ; Il y en a qui produiſent 3 livres. La moyenne proportionelle entre 3 & 300 eſt 30 ; car vous voyez bien que

3 eſt

3 eſt à 30 comme 30 eſt à 300. Il eſt vrai que s'il y avait beaucoup d'arpens à 30 livres & très peu à 300 livres, nôtre compte ne s'y trouverait pas; mais encore une fois, je ne veux point chicaner.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien, Monſieur; combien les quatre-vingt millions d'arpents donneront-ils de revenu, eſtimé en argent?

Le Géomètre.

Le compte eſt tout fait: cela produit par an deux milliards quatre cent millions de Livres numéraires au cours de ce jour.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai lû que Salomon poſſedait lui ſeul vingt-cinq milliards d'argent comptant: & certainement il n'y a pas deux milliards quatre cent millions d'eſpèces circulantes dans la France, qu'on m'a dit être beaucoup plus grande & plus riche que le pays de Salomon.

Le Géomètre.

C'eſt-là le miſtére: Il y a peut-être à préſent environ neuf cent millions d'argent circulant dans le Royaume; & cet argent paſſant de main en main ſuffit pour payer toutes les denrées & tous les travaux: le même écu peut paſſer mille fois de la poche du cultivateur, dans celle du cabaretier & du commis des Aides.

L'Homme aux quarante écus.

J'entends. Mais vous m'avez dit que nous ſommes vingt millions d'habitans, hommes & femmes,

femmes, vieillards & enfants ; combien pour chacun, s'il vous plait ?

Le Géomètre.

Cent vingt livres ou quarante écus.

L'Homme aux quarante écus.

Vous avez deviné tout juste mon revenu : j'ai quatre arpents, qui, en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit, me valent cent-vingt livres ; c'est peu de chose.

Quoi ! si chacun avait une portion égale comme dans l'âge d'or, chacun n'aurait que cinq Louis d'or par an ?

Le Géomètre.

Pas davantage, suivant nôtre calcul que j'ai un peu enflé. Tel est l'état de la nature humaine. La vie & la fortune sont bien bornées ; on ne vit à Paris l'un portant l'autre que vingt-deux à vingt-trois ans, & l'un portant l'autre n'a tout au plus que 120 livres par an à dépenser. C'est-à-dire que vôtre nourriture, vôtre vêtement, vôtre logement, vos meubles, sont réprésentés par la somme de 120 livres.

L'Homme aux quarante écus.

Hélas ! que vous ai-je fait pour m'ôter ainsi la fortune & la vie ? Est-il vrai que je n'aye que vingt trois ans à vivre, à moins que je ne vole la part de mes camarades ?

Le Géomètre.

Cela est incontestable dans la bonne Ville de Paris ; mais de ces vingt-trois ans, il en faut re-

trancher

trancher au moins dix de vôtre enfance ; car l'enfance n'eſt pas une jouiſſance de la vie, c'eſt une préparation ; c'eſt le veſtibule de l'édifice, c'eſt l'arbre qui n'a pas encor donné de fruits, c'eſt le crépuſcule d'un jour. Retranchez des treize années qui vous reſtent, le temps du ſommeil, & celui de l'ennui, c'eſt au moins la moitié : reſte ſix ans & demi que vous paſſez dans le chagrin, les douleurs, quelques plaiſirs & l'eſpérance.

L'Homme aux quarante écus.

Miſéricorde, vôtre compte ne va pas à trois ans d'une exiſtence ſuportable.

Le Géomètre.

Ce n'eſt pas ma faute. La nature ſe ſoucie fort peu des individus. Il y a d'autres inſectes qui ne vivent qu'un jour, mais dont l'eſpèce dure à jamais. La nature eſt comme ces grands Princes qui comptent pour rien la perte de quatre cent mille hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs auguſtes deſſeins.

L'Homme aux quarante écus.

Quarante écus & trois ans à vivre ! quelle reſſource imaginerez-vous contre ces deux malédictions ?

Le Géomètre.

Pour la vie, il faudrait rendre dans Paris l'air plus pur, que les hommes mangeaſſent moins, qu'ils fiſſent plus d'exercices, que les mères allaitaſſent leurs enfans, qu'on ne fût plus aſſez

mal

mal avisé pour craindre l'inoculation ; c'est ce que j'ai déja dit ; & pour la fortune, il n'y a qu'à se marier & faire des garçons & des filles.

L'Homme aux quarante écus.

Quoi ! le moyen de vivre commodément est d'associer ma misère à celle d'un autre.

Le Géomètre.

Cinq ou six misères ensemble font un établissement très-tolérable. Ayez une brave femme, deux garçons & deux filles seulement, cela fait sept cent vingt livres pour vôtre petit ménage, supose que justice soit faite, & que chaque individu ait 120 liv. de rente. Vos enfans en bas âge ne vous coûtent presque rien ; devenus grands il vous soulagent ; leurs secours mutuels vous sauvent presque toutes les dépenses, & vous vivez très-heureusement en Philosophe, pourvu que ces Messieurs qui gouvernent l'Etat n'ayent pas la barbarie de vous extorquer à chacun vingt écus par an ; mais le malheur est que nous ne sommes plus dans l'âge d'or, où les hommes nés tous égaux avaient également part aux productions succulentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut beaucoup aujourd'hui que chaque être à deux mains & à deux pieds possède un fonds de cent vingt livres de revenu.

L'Homme aux quarante écus.

Ha ! vous nous ruinez. Vous nous disiez tout-à-l'heure, que dans un pays où il y a quatre-

vingt millions de terre assez bonne, & vingt millions d'habitans, chacun doit jouir de 120 livres de rente, & vous nous les ôtez!

Le Géomètre.

Je comptais suivant les régistres du siècle d'or & il faut compter suivant le siècle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente, d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq, & plus de six millions d'hommes qui n'ont absolument rien.

L'Homme aux quarante écus.

Mais ils mourraient de faim au bout de trois jours.

Le Géomètre.

Point du tout; les autres qui possédent leurs portions, les font travailler, & partagent avec eux; c'est ce qui paye le théologien, le confiturier, l'apoticaire, le predicateur, le comédien, le procureur & le fiacre. Vous vous êtes crû à plaindre de n'avoir que cent vingt livres à dépenser par an, réduites à 108 livres à cause de vôtre taxe de douze francs; mais regardez les soldats qui donnent leur sang pour la patrie; ils ne disposent, à quatre sous par jour, que de soixante & treize livres, & ils vivent gaiement en s'associant par chambrées.

L'Homme aux quarante écus.

Ainsi donc un ex-Jésuite a plus de cinq fois la paye du soldat. Cependant les soldats ont rendu plus de services à l'Etat sous les yeux du Roi à Fontenoy,

Fontenoy, à Laufelt, au siege de Fribourg, que n'en a jamais rendu le revérend père la Valette.

Le Géomètre.

Rien n'eſt plus vrai : & même chaque Jéſuite devenu libre a plus à dépenſer qu'il ne coutoit à ſon couvent ; il y en a même qui ont gagné beaucoup d'argent à faire des brochures contre les Parlements, comme le revérend pere Patouillet, & le revérend père Monote. Chacun s'ingénie dans ce monde ; l'un eſt à la tête d'une manufacture d'étoffes, l'autre de porcelaine ; un autre entreprend l'opéra, celui-ci fait la gazette Eccléſiaſtique ; cet autre une tragédie bourgeoiſe ou un roman dans le goût Anglais ; il entretient le papetier, le marchand d'encre, le libraire, le colporteur, qui ſans lui demanderaient l'aumone. Ce n'eſt enfin que la reſtitution de cent vingt livres à ceux qui n'ont rien qui fait fleurir l'Etat.

L'Homme aux quarante écus.

Plaiſante maniere de fleurir !

Le Géomètre.

Il n'y en a point d'autre ; par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique ſource de l'induſtrie du commerce. Plus la nation eſt induſtrieuſe, plus elle gagne ſur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce, il y aurait dans vingt ans deux cent millions de plus dans l'Etat ; ce ferait dix francs de plus à répartir loyalement ſur chaque tête ; c'eſt-à-dire que les négotiants feraient

feraient gagner à chaque pauvre dix francs de plus une fois payés, dans l'efperance de faire des gains encor plus confidérables. Mais le commerce a fes bornes comme la fertilité de la terre; autrement la progreffion irait à l'infini; & puis il n'eft par fûr que la balance de nôtre commerce nous foit toujours favorable; il y a des temps où nous perdons.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous avifions de faire le double d'enfants de ce que nous en faifons; fi nôtre patrie était peuplée du double, fi nous avions quarante millions d'habitans au lieu de vingt, qu'arriverait-il?

Le Géomètre.

Il arriverait que chacun n'aurait à dépenfer que vingt écus l'un portant l'autre; ou qu'il faudrait que la terre rendît le double de ce qu'elle rend; ou qu'il y aurait le double de pauvres; ou qu'il faudroit avoir le double d'induftrie & gagner le double fur l'étranger; ou envoyer la moitié de la nation en Amérique; ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

L'Homme aux quarante écus.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes, & de nos cent vingt livres par tête, réparties comme il plait à Dieu: mais cette fituation eft trifte, & vôtre fiécle de fer eft bien dur.

Le Géomètre.

Il n'y a aucune nation qui foit mieux; & il en

eſt beaucoup qui ſont plus mal. Croyez-vous qu'il y ait dans le Nord de quoi donner la valeur de cent vingt de nos livres à chaque habitant? S'ils avaient eu l'équivalent, les Huns, les Vandales, & les Francs n'auraient pas deſerté leur patrie pour aller s'établir ailleurs, le fer & la flamme à la main.

L'Homme aux quarante écus.

Si je vous laiſſais dire, vous me perſuaderiez bientôt que je ſuis heureux avec mes cent vingt francs.

Le Géomètre.

Si vous penſiez être heureux, en ce cas vous le feriez.

L'Homme aux quarante écus.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'eſt pas, à moins qu'on ne ſoit fou.

Le Géomètre.

Je vous ai déja dit que pour être plus à vôtre aiſe & plus heureux que vous n'êtes, il faut que vous preniez une femme; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous 120 L. de rente, c'eſt-à-dire, quatre arpents à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avaient chacun que trois. Si vos enfans ſont induſtrieux, ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

L'Homme aux quarante écus.

Ainſi ils pourront avoir de l'argent ſans que d'autres en perdent.

Le Géomètre.

C'eſt la loi de toutes les nations, on ne reſpire qu'à ce prix.

L'Homme aux quarante écus.

Et il faudra que ma femme & moi nous donnions chacun la moitié de nôtre récolte à la puiſſance légiſlatrice & éxécutrice, & que les nouveaux miniſtres d'Etat nous enlèvent la moitié du prix de nos ſueurs & de la ſubſtance de nos pauvres enfans, avant qu'ils puiſſent gagner leur vie. Dites-moi, je vous prie, combien nos nouveaux miniſtres font entrer d'argent de droit divin dans les coffres du Roi.

Le Géomètre.

Vous payez vingt écus pour quatre arpents qui vous en rapportent quarante. L'homme riche qui poſsède quatre cent arpents payera deux mille écus par ce nouveau tarif, & les quatre vingt millions d'arpents rendront au Roi douze cent millions de livres par année, ou quatre cent millions d'écus.

L'Homme aux quarante écus.

Cela me parait impratiquable & impoſſible.

Le Géomètre.

Vous avez très-grande raiſon, & cette impoſſibilité eſt une démonſtration géomètrique qu'il y a un vice fondamental de raiſonnement dans nos nouveaux miniſtres.

L'Homme aux quarante écus.

N'y a-t-il pas auſſi une prodigieuſe injuſtice démontrée à me prendre la moitié de mon bléd,

 de

de mon chanvre, de la laine de mes moutons, &c. & de n'exiger aucun secours de ceux qui auront gagné dix ou vingt ou trente mille livres de rente avec mon chanvre dont ils ont tissu de la toile, avec ma laine dont ils ont fabriqué des draps, avec mon bled qu'ils auront vendu plus cher qu'ils ne l'ont acheté ?

Le Géomètre.

L'injustice de cette administration est aussi évidente que son calcul est erroné. Il faut que l'industrie soit favorisée, mais il faut que l'industrie opulente secoure l'Etat. Cette industrie vous a certainement ôté une partie de vos 120 liv. & se les est appropriées en vous vendant vos chemises & votre habit vingt fois plus cher qu'ils ne vous auraient couté si vous les aviez faits vous-même. Le Manufacturier qui s'est enrichi à vos dépends, a, je l'avoue, donné un salaire à ses ouvriers qui n'avaient rien par eux-mêmes ; mais il a retenu pour lui chaque année une somme qui lui a valu enfin trente mille livres de rente ; il a donc acquis cette fortune à vos dépends ; vous ne pourrez jamais lui vendre vos denrées assez cher pour vous rembourser de ce qu'il a gagné sur vous ; car si vous tentiez ce surhaussement, il en ferait venir de l'étranger à meilleur prix. Une preuve que cela est ainsi, c'est qu'il reste toujours possesseur de ses trente mille livres de rente, & vous restez avec vos cent vingt livres qui diminuent souvent, bien loin d'augmenter.

Il

Il eſt donc néceſſaire & équitable que l'induſtrie rafinée du negociant paye plus que l'induſtrie groſſiére du laboureur. Il en eſt de même des receveurs des deniers publics. Votre taxe avait été juſqu'ici de douze francs avant que nos grands Miniſtres vous euſſent pris vingt écus. Sur ces douze francs, le publicain retenait dix ſols pour lui. Si dans vôtre province il y a cinq cent mille ames, il aura gagné deux cent cinquante mille francs par an. Qu'il en dépenſe cinquante mille, il eſt clair qu'au bout de dix ans il aura deux millions de bien. Il eſt très juſte qu'il contribue à proportion, ſans quoi tout ſerait perverti & bouleverſé.

L'Homme aux quarante écus.

Je vous remercie d'avoir taxé ce financier, cela ſoulage mon imagination; mais puiſqu'il a ſi bien augmenté ſon ſuperflu, comment puis-je faire pour accroître auſſi ma petite fortune?

Le Géomètre.

Je vous l'ai déja dit, en vous mariant, en travaillant, en tâchant de tirer de vôtre terre quelques gerbes de plus que ce qu'elle vous produiſait.

L'Homme aux quarante écus.

Je ſuppoſe que j'ai bien travaillé, que toute la nation en ait fait autant, que la puiſſance légiſlatrice & exécutrice en ait reçu un plus gros tribut, combien la nation a-t-elle gagné au bout de l'année?

Le Géomètre.

Rien du tout ; à moins qu'elle n'ait fait un commerce étranger utile ; mais elle aura vécu plus commodément. Chacun aura eu à proportion plus d'habits, de chemises, de meubles, qu'il n'en avait auparavant. Il y aura eu dans l'état une circulation plus abondante, les salaries auront été augmentés avec le temps à peu près en proportion du nombre de gerbes de bled, de toisons de moutons, de cuirs de bœufs, de cerfs & de chèvres qui auront été employés, de grapes de raisin qu'on aura foulées dans le pressoir. On aura payé au Roi plus de valeurs de denrées en argent, & le Roi aura rendu plus de valeurs à tous ceux qu'il aura fait travailler sous ses ordres ; mais il n'y aura pas un écu de plus dans le royaume.

L'Homme aux quarante écus.

Que restera-t-il donc à la puissance au bout de l'année ?

Le Géomètre.

Rien encor une fois ; c'est ce qui arrive à toute puissance ; elle ne thésaurise pas ; elle a été nourrie, vétue, logée, meublée ; tout le monde l'a été aussi, chacun suivant son état ; & si elle thésaurise, elle a arraché à la circulation autant d'argent qu'elle en a entassé ; elle a fait autant de malheureux qu'elle a mis de fois quarante écus dans ses coffres.

L'Homme

L'Homme aux quarante écus.

Mais ce grand Henry IV. n'était donc qu'un vilain, un ladre, un pillard ; car on m'a conté qu'il avait encaqué dans la Bastille plus de cinquante millions de nôtre monnoie d'aujourd'hui.

Le Géomètre.

C'était un homme aussi bon, aussi prudent que valeureux. Il allait faire une juste guerre, & en amassant dans ses coffres vingt deux millions de son temps, en ayant encore à recevoir plus de vingt autres qu'il laissait circuler, il épargnait à son peuple plus de cent millions qu'il en aurait couté, s'il n'avait pas pris ces utiles mesures. Il se rendait moralement sûr du succès contre un ennemie qui n'avait pas les mêmes précautions. Le calcul des probabilités était prodigieusement en sa faveur. Ses vingt-deux millions encaissés prouvaient qu'il y avait alors dans le Royaume la valeur de vingt-deux millions d'excédent dans les biens de la terre ; ainsi personne ne souffrait.

L'Homme aux quarante écus.

Mon vieillard me l'avait bien dit, qu'on était à proportion plus riche sous l'administration du Duc de Sully, que sous celle des nouveaux Ministres qui ont mis l'impôt unique, & qui m'ont pris vingt écus sur quarante. Dites-moi, je vous en prie, y a-t-il une nation au monde qui jouïsse de ce beau bénéfice de l'impôt unique ?

Le Géomètre.

Pas une nation opulente. Les Anglais, qui ne

rient guères, se sont mis à rire quand ils ont appris que des gens d'esprit avaient proposé parmi nous cette administration. Les Chinois exigent une taxe de tous le Vaisseaux Marchands qui abordent à Canton. Les Hollandais payent à Nangazaqui quand ils sont reçus au Japon, sous prétexte qu'ils ne sont pas Chrétiens. Les Lapons & les Samoïdes, à la vérité, sont soumis à une impôt unique en peaux de marte : la République de St. Marin ne paye que des dixmes pour entretenir l'Etat dans sa splendeur.

Il y a dans nôtre Europe une nation célèbre par son équité & pour sa valeur, qui ne paye aucune taxe ; c'est le peuple Helvétien ; mais voici ce qui est arrivé ; ce peuple s'est mis à la place des Ducs d'Autriche, & de Zeringue ; les petits cantons sont démocratiques & très-pauvres, chaque habitant y paye une somme très-modique pour les besoins de la petite République. Dans les cantons riches, on est chargé envers l'Etat des redevances que les Archiducs d'Autriche & les Seigneurs Fonciers exigeaient : les cantons Protestants sont à proportion du double plus riches que les Catholiques, parce que l'Etat y possède les biens des Moines. Ceux qui étaient sujets des Archiducs d'Autriche, des Ducs de Zeringue et des moines, le sont aujourd'hui de la patrie ; ils payent à cette patrie les mêmes dixmes, les mêmes droits, les mêmes lods & ventes qu'ils payaient à leurs anciens maîtres ; & comme les sujets en général ont très-peu de commerce, le

négoce

négoce n'eſt aſſujetti à aucune charge, excepté de petits droits d'entrepôt : les hommes trafiquent de leur valeur avec les puiſſances étrangéres, & ſe vendent pour quelques années, ce qui fait entrer quelque argent dans leur pays à nos dépends ; & c'eſt un exemple auſſi unique dans le monde policé, que l'eſt l'impôt établi par vos nouveaux Légiſlateurs.

L'Homme aux quarante écus.

Ainſi, Monſieur, les Suiſſes ne ſont pas de droit divin depouillés de la moitié de leurs biens ; & celui qui poſſéde quatre vaches n'en donne pas deux à l'Etat ?

Le Géomètre.

Non, ſans doute. Dans un Canton, ſur treize tonneaux de vin on en donne un, & on en boit douze. Dans une autre Canton on paye la douzieme partie, & on en boit onze.

L'Homme aux quarante écus.

Ah ! qu'on me faſſe Suiſſe. Le maudit impôt que l'impôt unique & inique, qui m'a réduit à demander l'aumône ! mais trois ou quatre cent impôts, dont les noms mêmes me ſont impoſſibles à retenir & à prononcer, ſont-ils plus juſtes & plus honnêtes ? Y a-t-il jamais eu un Légiſlateur qui, en fondant un état, ait imaginé de créer des Conſeillers du Roi, meſureurs de charbon, jaugeurs de vin, mouleurs de bois, langueyeurs de porc, controleurs de beure ſalé ? d'entretenir une armée de faquins deux fois plus nombreuſe

breuse que celle d'Alexandre, commandée par soixante généraux qui mettent le païs à contribution, qui remportent des victoires signalées tous les jours, qui font des prisonniers, & qui quelquefois les sacrifient en l'air ou sur un petit théâtre de planches, comme faisaient les anciens Scythes, à ce que m'a dit mon Curé ?

Une telle Législation, contre laquelle tant de cris s'élevaient & qui faisait verser tant de larmes, valait-elle mieux que celle qui m'ôte tout d'un coup nettement & paisiblement la moitié de mon existence ; J'ai peur qu'à bien compter on ne m'en prit en détail les troits quarts sous l'ancienne finance.

Le Géomètre.

Iliacos intra muros peccatur & extra.
Est modus in rebus, caveas ne quid nimis.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai appris un peu d'histoire & de Géomètrie, mais je ne sais pas le latin.

Le Géomètre.

Cela signifie à peu près, *on a tort des deux côtés. Gardez le milieu en tout. Rien de trop.*

L'Homme aux quarante écus.

Oui, rien de trop, c'est ma situation ; mais je n'ai pas assez.

Le Géomètre.

Je conviens que vous périrez de faim, & moi aussi, & l'Etat aussi, supposé que la nouvelle administration dure seulement deux ans ; mais il faut espérer que Dieu aura pitié de nous.

L'Homme

L'Homme aux quarante écus.

On passe sa vie à espérer, & on meurt en espérant. Adieu, Monsieur ; vous m'avez instruit, mais j'ai le cœur navré.

Le Géomètre.

C'est souvent le fruit de la science.

AVANTURE
AVEC UN CARME.

QUAND j'eus bien remercié l'Academicien de l'Académie des Sciences de m'avoir mis au fait, je m'en allai tout pantois, louant la Providence, mais gromelant entre mes dents ces tristes paroles, *vingt écus de rente seulement pour vivre, & n'avoir que vingt-deux ans à vivre !* Hélas ! puisse notre vie être encor plus courte, puisqu'elle est si malheureuse !

Je me trouvais bientôt vis-à-vis d'une maison superbe. Je sentais déja la faim ; je n'avais pas seulement la cent-vingtieme partie de la somme qui appartient de droit à chaque individu. Mais dès qu'on m'eut apris que ce palais était le Couvent des Reverends Pères Carmes déchaussés, je conçus de grandes espérances ; & je dis, puisque ces Saints sont assez humbles pour marcher pieds nuds, ils seront assez charitables pour me donner à diner.

Je

Je sonnai ; un Carme vint ; que voulez-vous, mon fils ? du pain, mon Revérend Père, les nouveaux Edits m'ont tout ôté. Mon fils, nous demandons nous mêmes l'aumône, nous ne la faisons pas. Quoi ! votre saint institut vous ordonne de n'avoir pas de souliers, & vous avez une maison de Prince ! & vous me refusez à manger ! Mon fils, il est vrai que nous sommes sans souliers & sans bas ; c'est une dêpense de moins ; mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains ; & si notre saint institut nons avait ordonné d'aller cu nud, nous n'aurions point froid au derrière. A l'égard de notre belle maison ; nous l'avons aisément bâtie, parce que nous avons cent mille livres de rentes en maisons dans la même rue.

Ah, ah ! vous me laissez mourir de faim, & vous avez cent mille livres de rentes ! vous en rendez donc cinquante mille au nouveau Gouvernement ?

Dieu nous préserve de payer une obole. Le seul produit de la terre cultivée par des mains laborieuses, endurcies de calus & mouillées de larmes, doit des tributs à la puissance législatrice & exécutrice. Les aumônes qu'on nous a données nous ont mis en état de faire bâtir des maisons, dont nous tirons cent mille livres par an. Mais ces aumônes venant des fruits de la terre, ayant déja payé le tribut, elles ne doivent pas payer deux fois : elles ont sanctifié les fidèles qui se sont appauvris en nous enrichissant : & nous

conti-

continuons à demander l'aumône & à mettre à contribution le fauxbourg St. Germain pour sanctifier encor les fidèles. Ayant dit ces mots, le Carme me ferma la porte au nez.

Je passai par devant l'hôtel des Mousquetaires gris ; je contai la chose à un de ces Messieurs ; ils me donnérent un bon diner & un écu. L'un d'eux proposa d'aller bruler le couvent ; mais un Mousquetaire plus sage lui remontra que le tems n'était pas encor venu, & le pria d'attendre encor deux ou trois ans.

AUDIENCE
DE MONSIEUR
LE CONTROLLEUR GENERAL.

J'ALLAI avec mon écu présenter un placet à Monsieur le Controlleur Général, qui donnait audience ce jour là.

Son antichambre était remplie de gens de toute espèce. Il y avait surtout des visages encor plus pleins, des ventres plus rebondis, des mines plus fiéres que mon homme aux huit millions. Je n'osais m'approcher, je les voyais, & ils ne me voyaient pas.

Un Moine gros décimateur avait intenté un procès à des citoyens qu'il appellait ses paysans. Il avait déja plus de revenu que la moitié de ses paroissiens ensemble ; & de plus il était Seigneur

neur de Fief. Il prétendait que ses vassaux ayant converti avec des peines extrêmes leurs bruyeres en vignes, ils lui devaient la dixiéme partie de leur vin, ce qui faisait, en comptant le prix du travail & des échalats, & des futailles, & du celier, plus du quart de la recolte. Mais comme les dixmes, disait-il, sont de droit divin, je demande le quart de la substance de mes paysans au nom de Dieu. Le Ministre lui dit, je vois combien vous êtes charitable.

Un Fermier-général fort intelligent dans les Aides, lui dit alors, Monseigneur, ce village ne peut rien donner à ce Moine; car ayant fait payer aux paroissiens l'année passée trente-deux impôts pour leur vin, & les ayant fait condamner ensuite à payer le trop bû, ils sont entiérement ruinés. J'ai fait vendre leurs bestiaux & leurs meubles, ils sont encor mes redevables. Je m'oppose aux prétentions du Reverend Père.

Vous avez raison d'être son rival, repartit le Ministre, vous aimez l'un & l'autre également votre prochain, & vous m'édifiez tous deux.

Un troisiéme, Moine & Seigneur, dont les paysans sont main-mortables, attendait aussi un arrêt du Conseil qui le mît en possession de tout le bien d'un badaut de Paris, qui ayant par inadvertance demeuré un an & un jour dans une maison sujette à cette servitude, & enclavée dans les états de ce prêtre, y était mort au bout de l'année.

l'année. Le moine réclamait tout le bien du badaut, & cela de droit divin.

Le Ministre trouva le cœur du Moine aussi juste & aussi tendre que les deux premiers.

Un quatrieme, qui était Controlleur du Domaine, présenta un beau mémoire, par lequel il se justifiait d'avoir réduit vingt familles à l'aumône. Elles avaient hérité de leurs oncles ou tantes, ou frères, ou cousins ; il avait fallu payer les droits. Le Domanier leur avait prouvé généreusement qu'elles n'avaient pas assez estimé leurs héritages, qu'elles étaient beaucoup plus riches qu'elles ne croyaient ; & en conséquence les ayant condamnées à l'amende du triple, les ayant ruinées en fraix, & fait mettre en prison les péres de famille, il avait acheté leurs meilleures possessions sans bourse délier.

Le Controlleur General lui dit (d'un ton un peu amer à la vérité :) *Euge, Controlleur bone & fidelis ; quia supra pauca fuisti fidelis, Fermier Général te constituam* (*). Cependant, il dit tout bas à un Maître des Requêtes qui était à côté de lui ; il faudra bien faire rendre gorge à ces sangsues sacrées, & à ces sangsues profanes : il est tems de soulager le peuple, qui sans nos soins & nôtre équité n'aurait jamais de quoi vivre que dans l'autre monde (†).

(*) Je me fis expliquer ces paroles par un savant à quarante écus, elles me rejouirent.

(†) Le cas à peu près semblable est arrivé dans la province que j'habite, & le Controlleur du domaine a été forcé à faire restitution. Mais il n'a pas été puni.

Des

Des hommes d'un génie profond lui présentérent des projets. L'un avait imaginé de mettre des impôts sur l'esprit. Tout le monde, disait-il, s'empressera de payer, personne ne voulant passer pour un sot. Le Ministre lui dit, je vous déclare exempt de la taxe.

Un autre propose d'établir l'impôt unique sur les chansons & sur le rire, attendu que la nation était la plus gaye du monde, & qu'une chanson la consolait de tout. Mais le Ministre observa que depuis quelque temps on ne faisait plus gueres de chansons plaisantes, & il craignit que pour échaper à la taxe on ne devint trop sérieux.

Vint un sage & brave citoyen qui offrit de donner au Roi trois fois plus, en faisant payer par la nation trois fois moins. Le Ministre lui conseilla d'apprendre l'arithmétique.

Un quatriéme prouvait au Roi *par amitié*, qu'il ne pouvait recueillir que soixante & quinze millions, mais qu'il allait lui en donner deux cent vingt-cinq. Vous me ferez plaisir, dit le Ministre, quand nous aurons payé les dettes de l'Etat.

Enfin arriva un commis de l'auteur nouveau qui fait la puissance législatrice copropriétaire de toutes nos terres, par le droit divin, & qui donnait au Roi douze cent millions de rente. Je reconnus l'homme qui m'avait mis en prison pour n'avoir pas payé mes vingt écus. Je me jettai aux pieds de Mr. le Controlleur Général,

&

& je lui demandai justice ; il fit un grand éclat de rire, & me dit que c'était un tour qu'on m'avoit joué. Il ordonna à ces mauvais plaisants de me donner cent écus de dédommagement, & m'exempta de taille pour le reste de ma vie. Je lui dis, Monseigneur, Dieu vous bénisse!

LETTRE A L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

QUOIQUE je sois trois fois aussi riche que vous, c'est-à-dire, quoique je possède trois cent soixante livres ou francs de revenu, je vous écris cependant comme d'égal à égal, sans affecter l'orgueil des grandes fortunes.

J'ai lu l'histoire de vôtre desastre & de la justice que Mr. le Controlleur-Général vous a rendue, je vous en fais mon compliment, mais par malheur je viens de lire le Financier Citoyen, malgré la répugnance que m'avoit inspirée le titre qui paraît contradictoire à bien des gens. Ce citoyen vous ôte vingt francs de vos rentes & à moi soixante ; il n'accorde que cent francs à chaque individu sur la totalité des habitans. Mais en récompense un homme non moins illustre enfle nos rentes jusqu'à cent cinquante livres ; je vois que vôtre Géomètre a pris un juste milieu, Il n'est point de ces magnifiques Seigneurs qui

d'un trait de plume peuplent Paris d'un million d'habitants, & vous font rouler quinze cent millions d'espèces sonnantes dans le Royaume, après tout ce que nous en avons perdu dans nos guerres dernières.

Comme vous êtes grand lecteur, je vous prêterai le Financier Citoyen. Mais n'allez pas le croire en tout; il cite le testament du grand ministre Colbert, & il ne fait pas que c'est une rapsodie ridicule faite par un Gatien de Courtils. Il cite la dixme du Maréchal de Vauban, & il ne sait pas qu'elle est d'un Boisguilbert. Il cite le testament du Cardinal de Richelieu, & il ne fait pas qu'il est de l'Abbé de Bourzeis. Il suppose que ce Cardinal assure *que quand la viande enchérit on donne une paye plus forte au soldat.* Cependant la viande enchérit beaucoup sous son ministère, & la paye du soldat n'augmenta point; ce qui prouve, indépendamment de cent autres preuves, que ce livre reconnu pour supposé dès qu'il parut, & ensuite attribué au Cardinal même, ne lui apartient pas plus que les testaments du Cardinal Alberoni & du Maréchal de Bellisle ne leur appartiennent.

Défiez vous toute vôtre vie des testaments & des sistêmes. J'en ai été la victime comme vous. Si les Solons & les Licurgues modernes se sont moqués de vous, les nouveaux Triptolèmes se sont encor plus moqués de moi; & sans une petite succession qui m'a ranimé, j'étais mort de misère.

J'ai

J'ai cent vingt arpents labourables dans le plus beau pays de la nature & le sol le plus ingrat. Chaque arpent ne rend tous frais faits dans mon pays qu'un écu de trois livres. Dès que j'eus lû dans les Journaux qu'un célébre agriculteur avait inventé un nouveau semoir, & qu'il labourait sa terre par planches, afin qu'en semant moins il recueillît davantage ; j'empruntai vite de l'argent, j'achetai un semoir, je labourai par planches, je perdis ma peine & mon argent, aussi bien que l'illustre Agriculteur qui ne séme plus par planches.

Mon malheur voulut que je lusse le Journal œconomique qui se vend à Paris chez Boudot. Je tombai sur l'experience d'un Parisien ingénieux, qui pour se réjouïr avoit fait labourer son parterre quinze fois, & y avait semé du froment, au lieu d'y planter des tulipes : il eut une récolte très-abondante. J'empruntai encor de l'argent. Je n'ai qu'à donner trente labours, me disais-je, j'aurai le double de la recolte de ce digne Parisien qui s'est formé des principes d'agriculture à l'opéra & à la comédie, & me voilà enrichi par ses leçons & par son exemple.

Labourer seulement quatre fois dans mon pays est une chose impossible ; la rigueur & les changements soudains des saisons ne le permettent pas ; & d'ailleurs, le malheur que j'avais eu de semer par planches comme l'illustre agriculteur dont j'ai parlé, m'avait forcé à vendre mon attelage.

 Je

Je fais labourer trente fois mes cent vingt arpents par toutes les charrues qui sont à quatre lieues à la ronde. Trois labours pour chaque arpent coutent douze livres, c'est un prix fait: il fallut donner trente façons par arpent. Le labour de chaque arpent me couta cent vingt livres : la façon de mes cent vingt arpens me revint à 14400 L. Ma récolte, qui se monte année commune dans mon maudit pays à trois cent septiers, monta, il est vrai, à trois cent trente, qui à vingt livres le septier me produisirent 6600 livres; je perdis 7800 L. il est vrai que j'eus la paille.

J'etais ruiné, abimé, sans une vieille tante qu'un grand médecin dépêcha dans l'autre monde, en raisonnant aussi bien en médecine que moi en agriculture.

Qui croira que j'eus encor la faiblesse de me laisser séduire par le Journal de Boudot? Cet homme là, après tout, n'avait pas juré ma perte. Je lis dans son recueil qu'il n'y a qu'à faire une avance de quatre mille francs pour avoir quatre mille livres de rentes en artichaux : certainement Boudot me rendra en artichaux ce qu'il m'a fait perdre en bled. Voila mes quatre mille francs dépensés, & mes artichaux mangés par des rats de campagne. Je fus hué dans mon canton comme le diable de Papefiguiére.

J'écrivis une lettre de reproche fulminante à Boudot. Pour toute réponse le traître s'égaia dans son journal à mes dépends. Il me nia impu-

demment

demment que les Caraïbes fussent nés rouges. Je fus obligé de lui envoier une attestation d'un ancien procureur du Roi de la Guadeloupe, comme quoi Dieu a fait les Caraïbes rouges, ainsi que les Negres noirs. Mais cette petite victoire ne m'empêchâ pas de perdre jusqu'au dernier sou toute la succession de ma tante, pour avoir trop cru les nouveaux sistêmes. Mon cher Monsieur, encor une fois, gardez vous des charlatans.

NOUVELLES DOULEURS,

OCCASIONNÉES PAR LES

NOUVEAUX SISTEMES.

Ce petit morceau est tiré des manuscrits d'un vieux solitaire.

JE vois que si de bons citoyens se sont amusés à gouverner les Etats, & à se metre à la place des Rois, si d'autres se sont crus des Triptolèmes & des Cérès, il y en a de plus fiers qui se sont mis sans façon à la place de Dieu, & qui ont créé l'univers avec leur plume, comme Dieu le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui se présenta à mes adorations fut un descendant de Thalès nommé Téliamed, qui m'apprit que les montagnes & les hommes sont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes marins qui ensuite devinrent amphibies. Leur belle queuë

 fourchuë

fourchuë se changea en cuisses & en jambes. J'étais encor tout plein des métamorphoses d'Ovide, & d'un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'une race de babouins. J'aimais autant descendre d'un poisson que d'un singe.

Avec le temps j'eus quelques doutes sur cette généalogie, & même sur la formation des montagnes. Quoi! me dit-il, vous ne savez pas que les courants de la mer, qui jettent toujours du sable à droite & à gauche à dix ou douze pieds de hauteur tout au plus, ont produit dans une suite infinie de siècles des montagnes de vingt mille pieds de haut, lesquelles ne sont pas de sable? Apprenez que la mer a nécessairement couvert tout le globe. La preuve en est qu'on a vu des ancres de vaisseau sur le mont St. Bernard, qui étaient là plusieurs siècles avant que les hommes eussent des vaisseaux.

Figurez-vous que la terre est un *globe de verre* qui a été longtems tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinait, plus je devenais incrédule. Quoi donc, me dit-il, n'avez-vous pas vû le falun de Touraine à trente-six lieues de la mer? c'est un amas de coquilles avec lesquelles on engraisse la terre comme avec du fumier. Or si la mer a déposé dans la succession des tems une mine entiere de coquilles à trente-six lieues de l'Océan, pourquoi n'aura-t-elle pas été jusqu'à trois mille lieues pendant plusieurs siècles sur nôtre globe de verre?

Je

Je lui répondis, Monsieur Téliamed, il y a des gens qui font quinze lieues par jour à pied ; mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin soit de verre ; & quant à vôtre falun, je doute encor qu'il soit un lit de coquilles de mer. Il se pourait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aisément la forme des fragments de coquilles, comme il y a des pierres qui sont figurées en langues, & qui ne sont point des langues ; en étoiles, & qui ne sont point des astres ; en serpents roulés sur eux-mêmes, & qui ne sont point des serpents ; en parties naturelles du beau sexe, & qui ne sont point pourtant les dépouilles des Dames. On voit des dendrites, des pierres figurées, qui répréssentent des arbres & des maisons, sans que jamais ces petites pierres ayent été des maisons & des chênes.

Si la mer avait déposé tant de lits de coquilles en Touraine, pourquoi aurait-elle négligé la Bretagne, la Normandie, la Picardie, & toutes les autres côtés ? J'ai bien peur que ce Falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer se serait répandue à trente-six lieues, ce n'est pas à dire qu'elle ait été jusqu'à trois mille, & même jusqu'à trois cent, & que toutes les montagnes ayent été produits par les eaux. J'aimerais autant dire que le Caucase a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucase.

 Mais,

Mais, Monſieur l'incrédule, que répondrez-vous aux huitres pétrifiées qu'on a trouvées ſur ſommet des Alpes ?

Je répondrai, Monſieur le créateur, que je n'ai pas vu plus d'huitres pétrifiées que d'ancres de vaiſſeaux ſur le haut du mont Cenis. Je répondrai ce qu'on a déja dit, qu'on a trouvé des écailles d'huitres, (qui ſe pétrifient aiſément) à de très grandes diſtances de la mer, comme on a déterré des médailles Romaines à cent lieues de Rome ; & j'aime mieux croire que des Pélerins de St. Jacques ont laiſſé quelques coquilles vers St. Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont St. Bernard.

Il y a des coquillages partout ; mais eſt-il bien ſûr qu'ils ne ſoient pas les dépouilles des teſtacées & des cruſtacées de nos lacs & de nos riviéres auſſi-bien que des petits poiſſons marins ?

Monſieur l'incrédule, je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propoſe de créer.

Monſieur le créateur, à vous permis : chacun eſt le maître dans ſon monde ; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous ſommes ſoit de verre, ni que quelques coquilles ſoient des démonſtrations que la mer a produit les Alpes & le mont Taurus. Vous ſavez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne ſoit pas vous qui ayez créé cet hémiſphere, & que vous vous ſoyez contenté de former l'ancien monde ; c'eſt bien aſſez.

— Mon-

— Monsieur, Monsieur, si on n'a pas découvert de coquilles sur les montagnes d'Amérique, *on en découvrira.*

— Monsieur, c'est parler en créateur qui sait son secret, & qui est sûr de son fait. Je vous abandonne, si vous voulez, votre falun, pourvu que vous me laissiez mes montagnes. Je suis d'ailleurs le très-humble & très obéissant serviteur de vôtre providence.

Dans le temps que je m'instruisais ainsi avec Telliamed, un Jésuite Irlandais déguisé en homme, d'ailleurs grand observateur, & ayant de bons microscopes, fit des anguilles avec de la farine de bled ergoté. On ne douta pas alors qu'on ne fit des hommes avec de la farine de bon froment. Aussi-tôt on créa des particules organiques qui composerent des hommes. Pourquoi non? Le grand Geomètre Fatio avait bien ressuscité des morts à Londres: on pouvait tout aussi aisément faire à Paris des vivants avec des particules organiques: mais malheureusement les nouvelles anguilles de Needham ayant disparu, les nouveaux hommes disparurent aussi, & s'enfuirent chez les Monades qu'ils rencontrèrent dans le plein au milieu de la matière subtile, globuleuse & canellée.

Ce n'est pas que ces créateurs de sistêmes n'ayent rendu de grands services à la physique; à Dieu ne plaise que je méprise leurs travaux! on les a comparés, à des alchimistes qui en faisant de l'or (qu'on ne fait point) ont trouvé de bons remèdes

ou

ou du moins des choses très-curieuses. On peut être un homme d'un rare mérite & se tromper sur la formation des animaux & sur la structure du globe.

Les poissons changés en hommes, & les eaux changées en montagnes, ne m'avaient pas fait autant de mal que Mr. Boudot; je me bornais tranquillement à douter, lorsqu'un Lapon me prit sous sa protection. C'était un profond philosophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de son avis. Il me fit d'abord connoître clairement l'avenir en exaltant mon ame. Je fis de si prodigieux efforts d'exaltation, que j'en tombai malade; mais il me guérit en m'enduisant de poix résine de la tête aux pieds. A peine fus-je en état de marcher, qu'il me proposa un voyage aux Terres Australes pour y disséquer des têtes des géants, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'ame. Je ne pouvais suporter la mer; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creuser un grand trou dans le globe terraquée: ce trou allait droit chez les Patagons. Nous partimes; je me cassai une jambe à l'entrée du trou; on eut beaucoup de peine à me redresser la jambe: il s'y forma un calus qui m'a beaucoup soulagé.

J'ai déja parlé de tout cela dans un de mes diatribes pour instruire l'*Univers* très-attentif à ces grandes choses. Je suis bien vieux; j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour lesquels je travaille depuis si longtemps. MA-

MARIAGE DE L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

L'HOMME aux quarante écus s'étant beaucoup formé, & ayant fait une petite fortune, épousa une jolie fille qui possédait cent écus de rente. Sa femme devint bientôt grosse. Il alla trouver son géomètre, & lui demanda si elle lui donnerait un garçon ou une fille? Le géomètre lui répondit que les sages-femmes, les femmes de chambre le savaient pour l'ordinaire, mais que les physiciens qui prédisent les éclipses n'étaient pas si éclairés qu'elles.

Il voulut savoir ensuite si son fils ou sa fille avait déja un ame. Le géomètre dit que ce n'était pas son affaire, & qu'il en fallait parler au théologien du coin.

L'homme aux quarante écus, qui était déja l'homme aux deux cent écus pour le moins, demanda en quel endroit était son enfant? Dans une petite poche, lui dit son ami, entre la vessie & l'intestin rectum. O Dieu paternel! s'écria-t-il, l'ame immortelle de mon fils née & logée entre de l'urine & quelque chose de pis! Oui, mon cher voisin, l'ame d'un Cardinal n'a point eu d'autre berceau; & avec cela on fait le fier, on se donne des airs.

Ah!

Ah! Monsieur le savant, ne pouriez-vous point me dire comment les enfans se font?

Non, mon ami; mais si vous voulez je vous dirai ce que les philosophes ont imaginé, c'est-à-dire comment les enfans ne se font point.

Premièrement, le revérend pere Sanchez, dans son excellent livre *de Matrimonio*, est entièrement de l'avis d'Hipocrate; il croit comme un article de foi que les deux vehicules fluides de l'homme & de la femme s'élancent & s'unissent ensemble, & que dans le moment l'enfant est conçu par cette union; & il est si persuadé de ce sistême phisique devenu théologique, qu'il examine chap. 21. du livre second, *Utrum virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Eh Monsieur, je vous ai déja dit que je n'entends pas le Latin, expliquez moi en Français l'oracle du père Sanchez. Le géomètre lui traduisit le texte, & tous deux frémirent d'horreur.

Le nouveau marié en trouvant Sanchez prodigieusement ridicule, fut pourtant assez content d'Hipocrate, & il se flattait que sa femme avait rempli toutes les conditions imposées par ce médecin pour faire un enfant.

Malheureusement, lui dit le voisin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, mais qui ne reçoivent qu'avec aversion les embrassements de leurs maris; & qui cependant en ont des enfans. Cela seul décide contre Hipocrate & Sanchez.

De

De plus, il y a très-grande aparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes ; or, il y a beaucoup d'espèces d'animaux qui engendrent sans copulation, comme les poissons écaillés, les huitres, les pucerons. Il a donc fallu que les physiciens cherchassent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre Harvey, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le secret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient aussi. Les mauvais plaisants dirent que c'est pour cela que les bourgeois, même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maitresse ma poule, & qu'on dit que toutes les femmes sont coquettes parce qu'elles voudraient que les coqs les trouvassent belles. Malgré ces railleries, Harvey ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'Homme aux quarante écus.

Mais, Monsieur, vous m'avez dit que la nature est toujours semblable à elle-même, qu'elle agit toujours par le même principe dans le même cas ; les femmes, les juments, les ânesses, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

Le Géomètre.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans ; elles ont des ovaires comme tous

tous les oiſeaux; les jùments, les anguilles en ont auſſi. Un œuf ſe détache de l'ovaire, il eſt couvé dans la matrice. Voyez tous les poiſſons écaillés, les grenouilles, ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette eſpèce, font écloſe leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils inſectes ſont viſiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf: & nôtre globe eſt un grand œuf qui contient tous les autres.

L'Homme aux quarante écus.

Mais vraiment ce ſyſtême porte tous les caractères de la vérité, il eſt ſimple, il eſt uniforme, il eſt démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux; j'en ſuis fort content, je n'en veux point d'autre; les œufs de ma femme me ſont fort chers.

Le Géomètre.

On s'eſt laſſé à la longue de ce ſyſtême; on a fait les enfans d'une autre façon.

L'Homme aux quarante écus.

Et pourquoi, puiſque celle-là eſt ſi naturelle?

Le Géomètre.

C'eſt qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais ſeulement de petites glandes.

L'Homme aux quarante écus.

Je ſoupçonne que des gens qui avaient un autre ſiſtême à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

Le Géomètre.

Cela pourrait bien être. Deux Hollandais s'aviſérent

viférent d'examiner la liqueur féminale au microfcope, celle de l'homme, celle de plufieurs animaux ; & ils crurent y apercevoir des animaux déjà tous formés, qui couraient avec une viteffe inconcevable. Ils en virent même dans le fluide féminal du coq. Alors on jugea que les mâles faifaient tout & les femelles rien ; elles ne fervirent plus qu'à porter le tréfor que le mâle leur avait confié.

L'Homme aux quarante écus.

Voilà qui eft bien étrange. J'ai quelques doutes fur tous ces petites animaux qui frétillent fi prodigieufement dans une liqueur pour être enfuite immobiles dans les œufs des oifeaux, & pour être non moins immobiles neuf mois (à quelques culebutes près) dans le ventre de la femme ; cela ne me parait pas conféquent. Ce n'eft pas (autant que j'en puis juger) la marche de la nature. Comment font faits, s'il vous plait, ces petits hommes qui fons fi bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez.

Le Géomètre.

Comme des vermiffeaux. Il y avait furtout un médecin nommé Andri qui voiait de vers partout, & qui voulait abfolument détruire le fiftême d'Harvey. Il aurait, s'il l'avait pû, anéanti la circulation du fang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux Hollandais & Mr. Andri, à force de tomber dans le pêché d'Onam, & de voir les chofes au microfcope, réduifirent

duisirent l'homme à être chenille. Nous sommes d'abord un ver comme elle, delà dans notre enveloppe nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraye crisalide, que les païsans appellent fêve. Ensuite, si la chenille doivent papillon, nous devenons hommes ; voilà nos métamorphoses.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien ! s'en est on tenu là ? n'y a t-il point eu depuis de nouvelle mode ?

Le Géomètre.

On s'est dégoûté d'être chenille. Un philosophe extrêmement plaisant a découvert dans une Vénus physique que l'attraction faisait les enfans & voici comment la chose s'opère. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil, mais il en est empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de se placer à gauche. Il en est de même des bras, des cuisses & des jambes qui tiennent aux cuisses. Il est difficile d'expliquer dans cette hypothèse la situation des mammelles & des fesses. Ce grand philosophe n'admet aucun dessein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il est bien loin de croire que le cœur soit fait pour recevoir le sang & pour le chasser, l'estomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, cela lui paroit trop vulgaire, tout se fait par attraction.

L'Homme

L'Homme aux quarante écus.

Voilà un maître fou. Je me flatte que personne n'a pu adopter une idée aussi extravagante.

Le Géomètre.

On en rit beaucoup, mais ce qu'il y eut de triste, c'est que cet insensé ressembloit aux théologiens, qui persécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philosophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune; ce n'est plus le bras qui va chercher le bras; ce n'est plus la cuisse qui court après la cuisse; ce sont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuisse qui se placent les unes sur les autres. On sera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du temps.

L'Homme aux quarante écus.

J'en suis ravi: mais quel a été le résultat de toutes ces disputes?

Le Géomètre.

Le doute. Si la question avait été débatue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du sang répandu; mais entre des physiciens la paix est bientôt faite: chacun a couché avec sa femme, sans penser le moins du monde à son ovaire, ni à ses trompes de Fallope. Les femmes sont devenues grosses ou enceintes, sans demander seulement comment ce mistère s'opère. C'est ainsi que vous semez du bled, & que vous ignorez comment le bled germe en terre.

L'Homme aux quarante écus.

Oh! je le ſais bien; on me l'a dit il y a long-temps; c'eſt par pourriture. Cependant, il me prend quelquefois des envies de rire de tout ce qu'on m'a dit.

Le Géomètre.

C'eſt une fort bonne envie. Je vous conſeille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux entre eux, ou autres propoſitions pareilles, comme par exemple que deux & deux font quatre.

L'Homme aux quarante écus.

Oui, je crois qu'il eſt fort ſage de douter, mais je ſens que je ſuis curieux depuis que j'ai fait fortune, & que j'ai du loiſir. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reſſort par lequel ma volonté les remue; car ſurement il y en a un. Je ſuis quelquefois tout étonné de pouvoir lever & abaiſſer mes yeux, & de ne pouvoir dreſſer mes oreilles. Je penſe, & je voudrais connaître un peu . . . là . . toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même, ſi Dieu me donne mes idées, ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans mon cerveau: ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, & quand je ſuis en létargie. Je me

creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, & ſurtout dans le plaiſir. J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, & je n'ai jamais pû y parvenir. Les Géometres ſavent toutes ces choſes; ayez la bonté de m'inſtruire.

Le Géomètre.

Hélas! Nous ſommes auſſi ignorants que vous; adreſſez-vous à la Sorbonne.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS DEVENU PERE, RAISONNE SUR LES MOINES.

QUAND l'homme aux quarante écus ſe vit père d'un garçon, il commença à ſe croire un homme de quelque poids dans l'état, il eſpéra donner au moins dix ſujets au Roi, qui feraient tous utiles. C'était l'homme du monde qui faiſait le mieux des paniers: & ſa femme était une excellente couturiére. Elle était née dans le voiſinage d'une groſſe Abbaie de cent mille livres de rente. Son mari me demanda un jour, pourquoi ces Meſſieurs, qui étaient en petit nombre, avaient englouti tant de parts de quarante écus? Sont ils plus utiles que moi à la patrie? — Non, mon cher voiſin. — Servent-ils comme moi à la population du païs? — Non, au moins en appa-

 rence.

rence. — Cultivent-ils la terre ? deffendent-ils l'Etat quand il eſt attaqué ? — Non, ils prient Dieu pour vous. — Eh bien, je prierai Dieu pour eux, & partagons.

Combien croyez-vous que les Couvents renferment de ces gens utiles, ſoit en hommes, ſoit en filles, dans le Royaume ?

❁ ❁

Par les mémoires des Intendans faits ſur la fin du dernier ſiècle, il y en avait environ quatre-vingt-dix mille.

❁ ❁

Par notre ancien compte ils ne devraient à quarante écus par tête, poſſéder que dix millions huit cent mille livres ; combien en ont-ils ?

❁ ❁

Cela va à cinquante millions en comptant les meſſes & les quêtes des moines mendians, qui mettent réellement un impôt conſidérable ſur le Peuple. Un frère quêteur d'un couvent de Paris s'eſt vanté publiquement que ſa beſace valait quatre-vingt mille livres de rente.

Voyons combien cinquante millions répartis entre quatre-vingt-dix mille têtes tondues donnent à chacune ? — cinq cent cinquante-cinq livres ?

❁ ❁

C'eſt une ſomme conſidérable dans une ſociété nombreuſe, où les dépenſes diminuent par la quantité même des conſommateurs ; car il en coute bien-moins à dix perſonnes pour vivre enſemble,

ſemble, que ſi chacun avait ſeparément ſon logis & ſa table.

Les Ex-Jéſuites à qui on donne aujourd'hui quatre cent livres de penſion, ont donc réellement perdu à ce marché ?

❁ ❁

Je ne le crois pas ; car ils ſont preſque tous retirés chez des parens qui les aident ; pluſieurs diſent la Meſſe pour de l'argent, ce qu'ils ne faiſoient pas auparavant ; d'autres ſe ſont fait Précepteurs, d'autres ont été ſoutenus par des dévotes, chacun s'eſt tiré d'affaire : & peut-être y en a-t-il peu aujourd'hui qui, ayant goûté du monde & de la liberté, voulûſſent reprendre leurs anciennes chaînes. La vie monachale, quoiqu'on en diſe, n'eſt point du tout à envier. C'eſt une maxime aſſez connue que les Moines ſont des gens qui s'aſſemblent ſans ſe connaître, vivent ſans s'aimer, & meurent ſans ſe regretter.

❁ ❁

Vous penſez donc qu'on leur rendrait un très-grand ſervice de les défroquer tous ?

❁ ❁

Ils y gagneraient beaucoup ſans doute, & l'état encor davantage ; on rendrait à la patrie des citoyens & des citoyennes qui ont ſacrifié témérairement leur liberté dans un âge où les loix ne permettent pas qu'on diſpoſe d'un fonds de dix ſous de rente. On tirerait ces cadavres de leurs tombeaux ; ce ſerait une vraye réſurrection. Leurs maiſons deviendraient des hôpitaux, des manu-

factures. La population deviendrait plus grande; tous les arts feraient mieux cultivés. On pourrait du moins diminuer le nombre de ces victimes volontaires en fixant le nombre des novices. La patrie aurait plus d'hommes utiles & moins de malheureux. C'est le fentiment de tous les Magistrats, c'eft le vœu unanime du public, depuis que les efprits font éclairées. L'exemple de l'Angleterre & de tant d'autres Etats, eft une preuve évidente de la néceffité de cette réforme. Que ferait aujourd'hui l'Angleterre, fi au lieu de quarante mille hommes de mer elle avait quarante mille Moines? Plus les arts fe font multipliés, plus le nombre des fujets laborieux eft devenu néceffaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talens enfevelis, qui font perdus pour l'Etat. Il faut pour faire fleurir un Royaume le moins de Prêtres poffible, & le plus d'artifans poffible. L'ignorance & la barbarie de nos pères, loin d'être une regle pour nous, n'eft qu'un avertiffement de faire ce qu'ils feraient s'ils étaient en notre place avec nos lumières.

❁ ❁

Ce n'eft donc point par haine contre les Moines que vous voulez les abolir, c'eft par amour pour la Patrie? Je penfe comme vous. Je ne voudrais point que mon fils fût Moine. Et fi je croyais que je duffe avoir des enfans pour le cloître, je ne coucherais plus avec ma femme.

❁ ❁

— Quel eft en effet le bon père de famille qui

ne

ne gémiffe de voir fon fils & fa fille perdus pour la fociété! cela s'appelle fe fauver; mais un foldat qui fe fauve quand il faut combattre, eft puni. Nous fommes tous les foldats de l'Etat; nous fommes à la folde de la fociété, nous devenons des deferteurs quand nous la quittons. Que dis-je? les Moines font des parricides qui étouffent une poftérité toute entiére. Quatre-vingt-dix mille cloitres qui braillent ou qui nazillent du Latin, pourraient donner à l'Etat chacun deux fujets: cela fait cent foixante mille hommes qu'ils font périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte eft immenfe; cela eft démontré.

Pourquoi donc le monachifme a-t-il prévalu? Parce que le Gouvernement fut prefque par-tout déteftable, & abfurde depuis Conftantin: parce que l'Empire Romain eut plus de moines que de foldats; parce qu'il y en avait cent mille dans la feule Egypte; parce qu'ils étaient exempts de travail & de taxe; parce que les Chefs des nations barbares qui détruifirent l'Empire s'étant faits Chrétiens pour gouverner des Chrétiens, exercèrent la plus horrible tyrannie; parce qu'on fe jettait en foule dans les cloîtres pour échaper aux fureurs de ces Tyrans, & qu'on fe plongeait dans un efclavage pour en éviter un autre; parce que les Papes, en inftituant tant d'ordres différens de fainéants facrés, fe firent autant de fujets dans les autres états; parce qu'un payfan aime mieux être appellé mon Révérend pere, & donner des béné-

 dictions

dictions que de conduire la charue ; parce qu'il ne sait pas que la charue est plus noble que le froc ; parce qu'il aime mieux vivre aux dépends des sots que par un travail honnête ; enfin parce qu'il ne sait pas qu'en se faisant moine, il se prépare des jours malheureux, tissus d'ennui & de repentir.

❁ ❁

Allons, Monsieur, plus de moines pour leur bonheur & pour le nôtre. Mais je suis fâché d'entendre dire au Seigneur de mon Village, père de quatre garçons & de trois filles, qu'il ne saura où les placer s'il ne fait pas ses filles religieuses.

❁ ❁

Cette allégation trop souvent répétée est inhumaine, antipatriotique, déstructive de la société.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie, quel qu'il puisse être, si tout le monde embrassait cet état, le genre humain serait perdu ; il est démontré que cet état ne vaut rien, & que celui qui le prend nuit au genre humain autant qu'il est en lui.

Or il est clair que si tous les garçons & toutes les filles s'encloîtraient, le monde périrait ; donc la moinerie est par cela seul l'ennemie de la nature humaine, indépendamment des maux affreux qu'elle a causés quelquefois.

❁ ❁

Ne pourrait-on pas en dire autant des soldats ?

❁ ❁

Non assurément : car si chaque citoyen porte les armes à son tour, comme autrefois dans toutes

les Républiques, & fur-tout dans celle de Rome; le soldat n'en eft que meilleur cultivateur; le soldat citoyen fe marie, il combat pour fa femme & pour fes enfans. Plût à Dieu que tous les laboureurs fussent soldats & mariés! ils feraient d'excellens citoyens. Mais un moine entant que moine n'eft bon qu'à dévorer la fubftance de fes compatriotes. Il n'y a point de vérité plus reconnue.

❁ ❁

Mais les filles, Monfieur, les filles des pauvres gentilshommes qu'on ne peut marier, que feront-elles?

❁ ❁

Elles feront, on l'a dit mille fois, comme les filles d'Angletterre, d'Ecoffe, d'Irlande, de Suiffe, de Hollande, de la moitié de l'Allemagne, de Suède, de Norvège, du Dannemarck, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique, & de prefque tout le refte de la terre. Elles feront bien meilleures époufes, bien meilleures mères, quand on fe fera accoutumé ainfi qu'en Allemagne à prendre des femmes fans dot. Une femme ménagère & laborieufe fera plus de bien dans une maifon que la fille d'un financier qui dépenfe plus en fuperfluités qu'elle n'a porté de revenu chez fon mari.

Il faut qu'il y ait des maifons de retraite pour la vieilleffe, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais par le plus déteftable des abus, les fondations ne font que pour la jeuneffe & pour les per-

fonnes

fonnes bien conformées. On commence dans le cloître par faire étaler aux novices des deux fexes leur nudité, malgré toutes les loix de la pudeur ; on les examine attentivement devant & derriére. Qu'une vieille boffue aille fe préfenter pour entrer dans un cloître, on la chaffera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immenfe. Que dis-je ? toute religieufe doit être dotée, fans quoi elle eft le rebut du couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable.

❁ ❁

Allez, allez, Monfieur, je vous jure que mes filles ne feront jamais religieufes. Elles apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à fe rendre utiles. Je regarde les vœux comme un attentat contre la patrie & contre foi-même.

Expliquez-moi, je vous prie, comment il fe peut faire qu'un de mes amis, pour contredire le genre humain, prétende que les Moines font très utiles à la population d'un état ; parce que leurs bâtimens font mieux entretenus que ceux des Seigneurs, & leurs terres mieux cultivées ?

❁ ❁

Eh ! quel eft donc votre ami qui avance une propofition fi étrange ?

❁ ❁

C'eft l'ami des hommes ; ou plutôt celui des moines.

❁ ❁

Il a voulu rire ; il fait trop bien que dix familles

les qui ont chacune cinq mille livres de rente en terre, font cent fois, mille fois plus utiles qu'un couvent qui jouit d'un revenu de cinquante mille livres, & qui a toujours un tréfor fecret. Il vante les belles maifons bâties par les moines, & c'eft précifément ce qui irrite les citoyens ; c'eft le fujet des plaintes de l'Europe. Le vœu de pauvreté condamne le palais, comme le vœu d'humilité contredit l'orgueil, & comme le vœu d'anéantir fa race contredit la nature.

❁ ❁

Je commence à croire qu'il faut beaucoup fe défier des livres.

❁ ❁

Il faut en ufer avec eux comme avec les hommes, choifir les plus raifonnables, les examiner, & ne fe rendre jamais qu'à l'évidence.

DES IMPOTS PAYES A L'ÉTRANGER.

IL y a un mois que l'homme aux quarante écus vint me trouver en fe tenant les côtés de rire, & il riait de fi grand cœur que je me mis à rire auffi fans favoir de quoi il était queftion. Tant l'homme eft né imitateur, tant l'inftinct nous maîtrife,

maîtrise, tant les grands mouvements de l'ame sont contagieux.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent (*)
Humani vultus.

Quand il eut bien ri, il me dit qu'il venait de rencontrer un homme qui se disait Protonotaire du St. Siége, & que cet homme envoyait une grosse somme d'argent à trois cent lieues d'ici à un Italien, au nom d'un Français à qui le Roi avoit donné un petit fief, & que ce Français ne pourrait jamais jouïr des bienfaits du Roi s'il ne donnait à cet Italien la première année de son revenu.

La chose est très vraye, lui dis-je, mais elle n'est pas si plaisante. Il en coute à la France environ quatre cent mille livres par an en menus droits de cette espèce ; & depuis environ deux siécles & demi que cet usage dure, nous avons déja porté en Italie quatre-vingt millions.

Dieu paternel ! s'écria-t-il, que de fois quarante écus ! cet Italien-là nous subjugea donc il y a deux siècles & demi ! il nous imposa ce tribut ! Vraiment, répondis-je, il nous en imposait autrefois d'une façon bien plus onéreuse. Ce n'est là qu'une bagatelle en comparison de ce qu'il leva longtemps sur notre pauvre nation, & sur les autres pauvres nations de l'Europe. Alors je lui racontai comment ces saintes usurpations s'étaient

(*a*) Le Jésuite Senadon a mis *adsunt* pour *adflent*. Un amateur d'Horace prétend que c'est pour cela qu'on a chassé les Jésuites.

établies ;

établies ; il sait un peu d'Histoire, il a du bon sens, il comprit aisément que nous avions été des esclaves auxquels il restait encor un petit bout de chaîne. Il parla longtemps avec énergie contre cet abus, mais avec quel respect pour la religion en général ! comme il révérait les Evêques ! comme il leur souhaitait beaucoup de quarante écus, afin qu'ils les dépensassent dans leurs Diocèses en bonnes œuvres !

Il voulait aussi que tous les curés de campagne eussent un nombre de quarante écus suffisant pour les faire vivre avec décence. Il est triste, disait-il, qu'un curé soit obligé de disputer trois gerbes de bled à son ouaille, & qu'il ne soit pas largement payé par la province. Il est honteux que ces Messieurs soient toujours en procès avec leurs Seigneurs. Ces contestations éternelles pour des droits imaginaires, pour des dixmes, détruisent la considération qu'on leur doit. Le malheureux cultivateur qui a déja payé aux préposés son dixième & les deux sous pour livre, & la taille, & la capitation, & le rachat du logement des gens de guerre après qu'il a logé des gens de guerre, &c. &c. &c. cet infortuné, dis-je, qui se voit encor enlever le dixième de sa récolte par son curé, ne le regarde plus comme son pasteur, mais comme son écorcheur qui lui arrache, le peu de peau qui lui reste. Il sent bien qu'en lui enlevant la dixième gerbe de droit divin, on a la cruauté diabolique de ne pas lui tenir compte de ce qu'il lui

lui en a couté pour faire croître cette gerbe. Que lui reste-t-il pour lui & pour sa famille? les pleurs, la disette, le découragement, le désespoir, & il meurt de fatigue & de misère. Si le curé était payé par la province, il serait la consolation de ses paroissiens, au lieu d'être regardé par eux comme leur ennemi.

Ce digne homme s'attendrissait en prononçant ces paroles; il aimait sa patrie & était idolâtre du bien public. Il s'écriait quelquefois, quelle nation que la Française si on voulait!

Nous allâmes voir son fils à qui sa mère bien propre & bien lavée présentait un gros teton blanc. L'enfant était fort joli. Hélas! dit le père, te voilà donc, & tu n'as que vingt-trois ans de vie, & quarante écus à prétendre!

DES PROPORTIONS.

LE produit des extrêmes est égal au produit des moyens: mais deux sacs de bled volés ne sont pas à ceux qui les ont pris, comme la perte de leur vie l'est à l'intérêt de la personne volée.

Le Prieur de *** à qui deux de ses domestiques de campagne avaient dérobé deux septiers de bled, vient de faire pendre les deux délinquans. Cette exécution lui a plus couté que toute sa récolte ne lui a valu, & depuis ce tems il ne trouve plus de valets.

Si les loix avaient ordonné que ceux qui voleraient le bled de leur maître laboureraient son champ toute leur vie les fers aux pieds & une sonnete au cou attachée à un carcan, ce Prieur aurait beacoup gagné.

Il faut effrayer le crime ; oui, sans doute : mais le travail forcé & la honte durable l'intimident plus que la potence.

Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être transporté en Amérique pour y travailler aux sucreries avec les négres. Tous les criminels en Angleterre, comme en bien d'autres pays, sont reçus à présenter requête au Roi, soit pour obtenir grace entière, soit pour diminution de peine. Celui-ci présenta requête pour être pendu. Il alléguait qu'il haïssait mortellement le travail, & qu'il aimait mieux être étranglé une minute que de faire du sucre toute sa vie.

D'autres peuvent penser autrement, chacun a son goût ; mais on déja dit, & il faut répéter, qu'un pendu n'est bon à rien, & que les suplices doivent être utiles.

Il y a quelques années que l'on condamna dans la Tartarie deux jeunes gens à être empalés pour avoir regardé (leur bonnet sur la tête) passer une procession de Lamas. L'Empereur de la Chine, qui est un homme de beaucoup d'esprit, dit qu'il les aurait condamnés à marcher nue tête à la procession pendant trois mois.

Propor-

Proportionnez les peines aux délits, a dit le Marquis Beccaria ; ceux qui ont fait les Loix n'étaient pas géomètres.

Si l'Abbé Guyon, ou Cogé, ou l'ex-Jésuite Nonotte, ou l'ex-Jesuite Patouillet, ou le prédicant la Beaumelle, font de misérables libelles, où il n'y a ni vérité, ni raison, ni esprit, irez-vous les faire pendre comme le Prieur de D.... a fait pendre ses deux domestiques ? & cela sous prétexte que les calomniateurs sont plus coupables que des voleurs ?

Condamnerez-vous Freron même aux galères pour avoir menti toute sa vie dans l'espérance de payer son cabaretier ?

Ferez-vous mettre au pilori le Sr. Larcher parce qu'il a été très-pesant, parce qu'il a entassé erreur sur erreur, parce qu'il n'a jamais sçu distinguer aucun degré de probabilité, parce qu'il veut que dans une antique & immense cité, renommée par sa police & par la jalousie des maris, dans Babilone enfin où les femmes étaient gardées par des Eunuques, toutes les Princesses allassent par dévotion donner publiquement leurs faveurs dans la cathédrale aux étrangers pour de l'argent ? contentons-nous de l'envoyer sur les lieux courir les bonnes fortunes ; soyons modérés en tout ; mettons de la proportion entre les délits & les peines.

Pardonnons à ce pauvre Jean-Jaques lorsqu'il n'écrit que pour se contredire, lorsqu'après avoir

donné

donné une comédie sifflée sur le théâtre de Paris, & qu'il injurie ceux qui en font jouer à cent lieues de là ; lorsqu'il cherche des protecteurs & qu'il les outrage ; lorsqu'il déclame contre les romans & qu'il fait des romans, dont le héros est un sot précepteur qui reçoit l'aumone d'une Suissesse à laquelle il a fait un enfant, & qui va dépenser son argent dans un bordel de Paris ; laissons le croire qu'il a surpassé Fénélon & Xénophon en élevant un jeune homme de qualité dans le métier de menuisier : ces extravagantes platitudes ne méritent pas un décret de prise de corps ; les petites maisons suffisent avec de bons bouillons, de la saignée & du régime.

Je hais les loix de Dracon qui punissaient également les crimes & les fautes, la méchanceté & la folie. Ne traitons point le Jesuite Nonotte, qui n'est coupable que d'avoir écrit des bêtises & des injures, comme on a traité les Jesuites Malagrida, Oldecorn, Garnet, Guignard, Guerot, & comme on devait traiter le Jesuite le Tellier, qui trompa son Roi & qui troubla la France. Distinguons principalement dans tout procès, dans toute contention, dans toute querelle, l'agresseur de l'outragé, l'oppresseur de l'opprimé. La guerre offensive est d'un tiran : celui qui se defend est un homme juste.

Comme j'étais plongé dans les réflections, l'homme aux quarante écus me vint voir tout en larmes. Je lui demandai avec émotion si son

fils qui devait vivre vingt-trois ans, était mort ? Non, dit-il, le petit se porte bien, & ma femme aussi ; mais j'ai été appellé en témoignage contre un meunier à qui on a fait subir la question ordinaire & extraordinaire, & qui s'est trouvé innoçent ; je l'ai vu s'évanouir dans les tortures redoublées ; j'ai entendu craquer ses os, j'entends encor ses cris & ses hurlemens ; ils me poursuivent, je pleure de pitié & je tremble d'horreur ; je me mis à pleurer & à frémir aussi ; car je suis extrêmement sensible.

Ma mémoire alors me représenta l'avanture épouvantable des Calas, une mère vertueuse dans les fers, ses fils éplorées & fugitives, sa maison au pillage, un père de famille respectable brisé par la torture, agonisant sur la roue, & expirant dans les flammes ; un fils chargé de chaînes, traîné devant les Juges, dont un lui dit, *nous venons de rouer vôtre père, nous allons vous rouer aussi.*

Je me souviens de la famille de Sirven qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces, lorsqu'elle fuyait la persécution d'un Juge aussi inique qu'ignorant. Ce Juge, me dit-il, a condamné toute cette famille innocente au suplice, en supofant, sans la moindre aparence de preuve, que le père & la mère, aidés de deux de leurs filles, avaient égorgé & noyé la troisième de peur qu'elle n'allât à la Messe. Je voyais à la fois dans des Jugemens

de

de cette espèce, l'excès de la bétise, de l'injustice & de la barbarie.

Nous plaignions la nature humaine, l'homme aux quarante écus & moi. J'avais dans ma poche le discours d'un Avocat Général de Dauphiné, qui roulait en partie sur ces matières intéressantes. Je lui en lus les endroits suivans.

„ Certes, ce furent des hommes véritablement „ grands qui osérent les premiers se charger de „ gouverner leurs semblables, & s'imposer le „ fardeau de la félicité publique; qui, pour le „ bien qu'ils voulaient faire aux hommes s'ex- „ poserent à leur ingratitude, & pour le repos „ d'un peuple renoncerent au leur; qui se mi- „ rent, pour ainsi dire, entre les hommes & „ la Providence, pour leur composer, par arti- „ fice, un bonheur qu'elle semblait leur avoir „ refusé.

. . . .

„ Quel Magistrat un peu sensible à ses de- „ voirs, à la seule humanité, pourrait soutenir „ ces idées? Dans la solitude d'un cabinet pour- „ ra-t-il, sans frémir d'horreur & de pitié, jetter „ les yeux sur ces papiers, monumens infortunés „ du crime ou de l'innocence? ne lui semble- „ t-il pas entendre des voix gémissantes sortir de „ ces fatales écritures, & le presser de décider du „ sort d'un citoyen, d'un époux, d'un père, d'- „ une famille? Quel Juge impitoyable (s'il est „ chargé d'un seul procès criminel) pourra passer

„ de

„ de sang froid devant une prison? C'est donc „ moi, dira-t-il, qui retiens dans ce détestable „ séjour mon semblable, peut-être mon conci„ toyen, un homme enfin : c'est moi qui le lie „ tous les jours, qui ferme sur lui ces odieuses „ portes : peut-être le désespoir s'est emparé de „ son ame ; il pousse vers le ciel mon nom avec „ des malédictions, & sans doute il atteste contre „ moi le grand Juge qui nous observe & doit „ nous juger tous les deux.

. . . . "

„ Ici un spectacle effrayant se présente tout-à „ coup à mes yeux ; le Juge se lasse d'interroger „ par la parole, il veut interroger par les su„ plices : impatient dans ses recherches, & peut„ être irrité de leur inutilité, on aporte des „ torches, des chaînes, des leviers & tous ces „ instruments inventés pour la douleur. Un „ bourreau vient se mêler aux fonctions de la „ Magistrature, & termine par la violence un „ interrogatoire commencé par la liberté.

„ Douce philosophie, toi qui ne cherches la „ vérité qu'avec l'attention & la patience, t'at„ tendais-tu que dans ton siècle on employât de „ tels instruments pour la découvrir ?

„ Est-il bien vrai que nos loix aprouvent „ cette méthod inconcevable & que l'usage la „ consacre ?

. . . .

„ . . . Leurs loix imitent leurs préjugés, les

„ puni-

„ punitions publiques sont aussi cruelles que les
„ vengeances particulières, & les actes de leur
„ raison ne sont guère moins impitoyables que
„ ceux de leurs passions. Quelle est donc là
„ cause de cette bizarre opposition ? C'est que
„ nos préjugés sont anciens, & que nôtre mo-
„ rale est nouvelle ; c'est que nous sommes aussi
„ pénétrés de nos sentiments qu'inattentifs à nos
„ idées ; c'est que l'avidité des plaisirs nous em-
„ pêche de réfléchir sur nos besoins, & que nous
„ sommes plus empressés de vivre que de nous
„ diriger ; c'est, en un mot, que nos mœurs
„ sont douces, & qu'elles ne sont pas bonnes ;
„ c'est que nous sommes polis, & nous ne
„ sommes seulement pas humains."

Ces fragments que l'éloquence avait dictés à l'humanité remplirent le cœur de mon ami d'une douce consolation. Il admirait avec tendresse. Quoi ! disait-il dans son transport, on fait de ces chef-d'œuvres en province ! on m'avait dit qu'il n'y a que Paris dans le monde.

Il n'y a que Paris, lui dis-je, où l'on fasse des opéra comiques ; mais il y a aujourd'hui dans les provinces beaucoup de Magistrats qui pensent avec la même vertu & qui s'expriment avec la même force. Autrefois les oracles de la justice, ainsi que ceux de la morale, n'étaient que ridicules. Le Docteur Balouard déclamait au barreau, & Arlequin dans la chaire. La Philosophie est enfin venue ; elle a dit, ne parlez en

public que pour dire des vérités neuves & utiles, avec l'éloquence du sentiment & de la raison.

Mais si nous n'avons rien de neuf à dire ! se sont écriés les parleurs : taisez-vous alors, a répondu la Philosophie : tous ces vains discours d'appareil qui ne contiennent que des phrases, sont comme le feu de St. Jean, allumé le jour de l'année où l'on a le moins besoin de se chauffer ; il ne cause aucun plaisir, & il n'en reste pas même la cendre.

Que toute la France lise de bons livres. Mais malgré les progrès de l'esprit humain, on lit très-peu ; & parmi ceux qui veulent quelquefois s'instruire, la plûpart lisent très-mal. Mes voisins & mes voisines jouent après diner un jeu Anglais que j'ai beaucoup de peine à prononcer, car on l'appelle Wisk. Plusieurs bons bourgeois, plusieurs grosses têtes qui se croient des bonnes têtes, vous disent, avec un air d'importance, que les livres ne sont bons à rien. Mais, Messieurs les Welches, savez-vous que vous n'êtes gouvernés que par des livres ? savez-vous que l'Ordonnance civile, le Code militaire & l'Evangile sont des livres dont vous dépendez continuellement ? Lisez, eclairez-vous, ce n'est que par la lecture qu'on fortifie son ame ; la conversation la dissipe, le jeu la resserre.

J'ai bien peu d'argent, me répondit l'homme aux quarante écus ; mais si jamais je fais une petite fortune, j'acheterai des livres chez M * * *.

DE

DE LA VÉROLE.

L'HOMME aux quarante écus demeurait dans un petit canton où l'on avait jamais mis de soldats en garnison depuis cent cinquante années. Les moeurs dans ce coin de terre inconnu étaient pures comme l'air qui l'environne. On ne savait pas qu'ailleurs l'amour pût être infecté d'un poison destructeur ; que les générations fussent attaquées dans leur germe, & que la nature se contredisant elle-même pût rendre la tendresse horrible, & le plaisir affreux ; on se livrait à l'amour avec la sécurité de l'innocence. Des troupes vinrent, & tout changea.

Deux Lieutenants, l'aumonier du Régiment, un caporal & un soldat de recrue qui sortait du séminaire, suffirent pour empoisonner douze villages en moins de trois mois. Deux cousines de l'homme aux quarante écus se virent couvertes de pustules calleuses ; leurs beaux cheveux tombérent : leur voix devint rauque ; les paupières de leurs yeux fixes & éteints se chargérent d'une couleur livide, & ne se fermérent plus pour laisser entrer le repos dans des membres disloqués qu'une carie secrette commençait à ronger comme ceux de l'arabe Job, quoique Job n'eût jamais eu cette maladie.

Le Chirurgien major du régiment, homme d'une grande expérience, fut obligé de demander des

des aides à la cour pour guérir toutes les filles du pays. Le Ministre de la guerre toujours porté d'inclination à soulager le beau sexe, envoya une recrue de fraters qui gâterent d'une main ce qu'ils rétablirent de l'autre.

L'homme aux quarante écus lisait alors l'histoire philosophique de Candide, traduite de l'allemand du Docteur Ralph, qui prouve évidemment que tout est bien, & qu'il était absolument *impossible* dans le meilleur des mondes *possibles*, que la vérole, la peste, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la Chambre de Valence & l'Inquisition n'entrassent dans la composition de l'univers, de cet univers uniquement fait pour l'homme roi des animaux, & image de Dieu, auquel on voit bien qu'il ressemble comme deux goutes d'eau.

Il lisoit dans l'histoire véritable de Candide, que le fameux docteur Panglosś avait perdu dans le traitement un œil & une oreille. Hélas! dit-il, mes deux cousines seront-elles borgnes ou borgnesses & essorillées? non, lui dit le major consolateur; les Allemands ont la main lourde, mais nous autres nous guérissons les filles promptement, sûrement & agréablement.

En effet, les deux jolies cousines en furent quittes pour avoir la tête enflée comme un balon pendant six semaines, pour perdre la moitié de leurs dents en tirant la langue d'un demi pied, & pour mourir de la poitrine au bout de six mois.

Pendant l'opération le Cousin & le Chirurgien Major raisonnerent ainsi.

L'Homme aux quarante écus.

Est-il possible, Monsieur, que la nature ait attaché de si épouvantables tourmens à un plaisir si nécessaire ? tant de honte à tant de gloire, & qu'il y ait plus de risque à faire un enfant qu'à tuer un homme ? Serait-il vrai au moins pour notre consolation que ce fleau diminue un peu sur la terre, & qu'il devienne moins dangereux de jour en jour ?

Le Chirurgien Major.

Au contraire, il se répand de plus en plus dans toute l'Europe Chrétienne ; il s'est étendu jusqu'en Sibérie ; j'en ai vu mourir plus de cinquante personnes, & sur-tout un grand Général d'armée & un Ministre d'Etat fort sage. Peu de poitrines faibles résistent à la maladie & au remède. Les deux sœurs, la petite & la grosse se sont liguées encor plus que les moines pour détruire le humain.

L'Homme aux quarante écus.

Nouvelle raison pour abolir les moines, afin que remis au rang des hommes ils réparent un peu le mal que font les deux sœurs. Dites-moi, je vous prie, si les bêtes ont la vérole.

Le Chirurgien.

Ni la petite, ni la grosse, ni les moines ne sont connus chez elles.

L'Homme aux quarante écus.

Il faut donc avouer qu'elles sont plus heureuses & plus prudentes que nous dans ce meilleur des mondes.

Le

Le Chirurgien.

Je n'en ai jamais douté, elles éprouvent bien moins de maladies que nous; leur instinct est bien plus sûr que nôtre raison : jamais ni le passé ni l'avenir ne les tourmente.

L'Homme aux quarante écus.

Vous avez été Chirurgien d'un Ambassadeur de France en Turquie, y a-t-il beaucoup de vérole à Constantinople ?

Le Chirurgien.

Les Francs l'ont aportée dans le fauxbourg de Péra où ils demeurent. J'y ai connu un capucin qui en était mangé comme Pangloss; mais elle n'est point parvenu dans la ville; les Francs n'y couchent presque jamais. Il n'y a presque point de filles publiques dans cette ville immense. Chaque homme riche a des femmes ou des esclaves de Circassie, toujours gardées, toujours surveillées, dont la beauté ne peut être dangereuse. Les Turcs appellent la vérole le mal chrétien; & cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour nôtre théologie. Mais en recompense ils ont la peste, maladie d'Egypte dont ils font peu de cas, & qu'ils ne se donnent jamais la peine de prévenir.

L'Homme aux quarante écus.

En quel temps croyez-vous que ce fleau commença dans l'Europe ?

Le Chirurgien.

Au retour du premier voyage de Christophe Colomb chez des peuples innocents qui ne connaissaient

naissaient ni l'avarice ni la guerre, vers l'an 1494. Ces nations simples & justes étaient ataquées de ce mal de temps immémorial, comme la lépre régnait chez les Arabes & chez les Juifs & la peste chez les Egyptiens. Le prémier fruit que les Espagnols recueillirent de cette conquête du nouveau monde fut la vérole; elle se répandit plus promptement que l'argent du Méxique qui ne circula que longtemps après en Europe. La raison en est que dans toutes les villes il y avait alors de belles maisons publiques appellées bordels, établies par l'autorité des Souvérains pour conserver l'honneur des dames. Les Espagnols portérent le venin dans ces maisons privilégiées dont les Princes & les Evêques tiraient les filles qui leur étaient nécessaires: On a remarqué qu'à Constance il y avait eu sept cent dix-huit filles pour le service du Concile qui fit bruler si dévotement Jean Hus & Jerome de Prague.



On peut juger par ce seul trait avec quelle rapidité le mal parcourut tous les pays. Le premier Seigneur qui en mourut fut l'illustrissime & revérendissime Evêque & Vice-Roi de Hongrie en 1499, que Bartolomeo Montanagua grand médecin de Padoue ne put guérir. Gualtieri assure que l'Archevêque de Mayence, *Bertold de Henneberg attaqué de la grosse vérole rendit son ame à Dieu en 1504.* On sait que nôtre Roi François I. en mourut. Henri III. la prit à Venise, mais

le Jacobin Jaques Clément prévint l'effet de la maladie.

Le Parlement de Paris toujours zélé pour le bien public fut le premier qui donna un arrêt contre la vérole en 1497. Il défendit à tous les vérolés de rester dans Paris *sous peine de la hart.* Mais comme il n'était pas facile de prouver juridiquement aux bourgeois & bourgeoises qu'ils étaient en délit, cet arrêt n'eut pas plus d'effet que ceux qui furent rendus depuis contre l'émétique ; & malgré le Parlement le nombre des coupables augmenta toujours. Il est certain que si on les avait exorcisés au lieu de les faire pendre, il n'y en aurait plus aujourd'hui sur la terre ; mais c'est à quoi malheureusement on ne pensa jamais.

L'Homme aux quarante écus.

Est-il bien vrai ce que j'ai lu dans Candide, que parmi nous quand deux armées, de trente mille hommes chacune, marchent ensemble en front de bandière, on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté ?

Le Chirurgien.

Il n'est que trop vrai. Il en est de même dans les licences de Sorbonne. Que voulez-vous que fassent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut & plus ferme que la théologie. Je puis vous jurer que proportion gardée, mes confrères & moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers.

L'Homme

L'Homme aux quarante écus.

N'y aurait-il point quelque maniere d'extirper cette contagion qui désole l'Europe? on a déja tâché d'affaiblir le poison d'une vérole, ne pourrait-on rien tenter sur l'autre?

Le Chirurgien.

Il n'y aurait qu'un seul moyen, c'est que tous les Princes de l'Europe se liguassent ensemble comme dans les tems de Godefroi de Bouillon. Certainement une croisaide contre la vérole seroit beaucoup plus raisonable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois si malheureusement contre Saladin, Melecsala & les Albigeois. Il vaudrait bien mieux s'entendre pour repousser l'ennemi commun du genre humain, que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaster la terre, & de couvrir les champs de morts pour arracher à son voisin deux ou trois villes & quelques villages. Je parle contre mes intérêts, car la guerre & la vérole font ma fortune; mais il faut être homme avant d'être Chirurgien major.

C'est ainsi que l'homme aux quarante écus se formait, comme on dit l'esprit & le cœur. Non seulement il herita de ces deux cousins qui moururent en six mois; mais il eut encor la succession d'un parent fort éloigné qui avait été sous-fermier des hôpitaux des armées, & qui s'était fort engraissé en mettant les soldats blessés à la diète. Cet homme n'avait jamais voulu se marier;

rier; il avait un assez joli serrail. Il ne reconnut aucun de ses parents, vécut dans la crapule, & mourut à Paris d'indigestion. C'était un homme, comme on voit, fort utile à l'état.

Nôtre nouveau philosophe fut obligé d'aller à Paris pour recueillir l'héritage de son parent. D'abord les fermiers du domaine le lui disputèrent. Il eut le bonheur de gagner son procès, & la générosité de donner aux pauvres de son canton qui n'avaient pas leur contingent de quarante écus de rente, une partie des dépouilles du Richard. Après quoi il se mit à satisfaire sa grande passion d'avoir une bibliothèque.

Il lisait tous les matins, faisait des extraits, & le soir il consultait les savants pour savoir en quelle langue le serpent avait parlé à nôtre bonne mère; si l'ame est dans le corps calleux ou dans la glande pinéale; si St. Pierre avait demeuré vingt-cinq ans à Rome; quelle différence spécifique est entre un trône & une domination; & pourquoi les négres ont le nez épaté? D'ailleurs, il se proposa de ne jamais gouverner l'État, & de ne faire aucune brochure contre les piéces nouvelles. On l'appellait Monsieur André, c'était son nom de baptême. Ceux qui l'ont connu rendent justice à sa modestie & à ses qualités tant acquises que naturelles. Il a bâti une maison commode dans son ancien domaine de quatre arpents. Son fils sera bientôt en âge d'aller au collége, mais il veut qu'il aille au collége d'Harcourt

& non

& non à celui de Mazarin, à cause du Professeur Cogé qui fait des libelles, & parce qu'il ne faut pas qu'un Professeur de collége fasse des libelles.

Madame André lui a donné une fille fort jolie qu'il espère marier à un Conseiller de la Cour des Aides, pourvu que ce magistrat n'ait pas la maladie que le Chirurgien major veut extirper dans l'Europe chrêtienne.

GRANDE QUERELLE.

PEndant le séjour de Monsieur André à Paris, il y avait une querelle importante. Il s'agissait de savoir si Marc Antonin était un honnête homme, & s'il était en enfer ou en purgatoire, ou dans les limbes, en attendant qu'il ressuscitât. Tous les honnêtes gens prirent le parti de Marc Antonin. Ils disaient, Antonin a toujours été juste, sobre, chaste, bienfaisant. Il est vrai qu'il n'a pas en paradis une place aussi belle que St. Antoine; car il faut des proportions comme nous l'avons vu. Mais certainement l'ame de l'Empereur Antonin n'est point à la broche dans l'enfer. Si elle est en purgatoire, il faut l'en tirer; n'y a qu'à dire des messes pour lui. Les Jésuites n'ont plus rien à faire, qu'ils disent trois mille messes pour le repos de l'ame de Marc Antonin; ils y gagneront, à quinze sous la piéce, deux mille deux cent cinquante livres. D'ailleurs, on doit

du

du respect à une tête couronnée, il ne faut pas la damner légérement.

Les adversaires de ces bonnes gens prétendaient au contraire qu'il ne fallait accorder aucune composition à Marc Antonin; qu'il était un hérétique; que les Carpocratiens & les Aloges n'étaient pas si méchants que lui; qu'il était mort sans confession; qu'il fallait faire un exemple, qu'il était bon de le damner pour aprendre à vivre aux Empereurs de la Chine & du Japon, à ceux de Perse, de Turquie, & de Maroc, aux Rois d'Angleterre, de Suède, de Dannemarck, de Prusse, au Stadthouder de Hollande, & aux Avoyers du Canton de Berne, qui n'allaient pas plus à confesse que l'Empereur Marc Antonin; & qu'enfin c'est un plaisir indicible de donner des décrets contre des Souverains morts, quand on ne peut en lancer contre eux de leur vivant, de peur de perdre ses oreilles.

La querelle devint aussi sérieuse que le fut autrefois celle des Urselines & des Annonciades, qui disputèrent à qui porterait plus longtemps des œufs à la conque entre les fesses, sans les casser. On craignait un schisme comme du temps des cent & un contes de ma mère l'oye, & de certains billets payables au porteur dans l'autre monde. C'est une chose bien épouvantable qu'un schisme, cela signifie division dans les opinions, & jusqu'à ce moment fatal tous les hommes avaient pensé de même.

Monsieur

Monsieur André, qui est un excellent citoyen, pria les chefs des deux partis à souper. C'est un des bons convives que nous ayons; son humeur est douce & vive, sa gaieté n'est point bruyante; il est facile & ouvert; il n'a point cette sorte d'esprit qui semble vouloir étouffer celui des autres; l'autorité qu'il se concilie n'est due qu'à ses graces, à sa modération, & à une phisionomie ronde qui est tout-à-fait persuasive. Il aurait fait souper gaiement ensemble un Corse, un Génois, un Réprésentant de Genève & un Négatif, le Muphti & un Archevêque. Il fit tomber habilement les premiers coups que les disputants se portaient, en détournant la conversation, & en faisant un conte très-agréable, qui réjouït egalement les damnants & les damnés. Enfin, quand ils furent un peu en pointe de vin, il leur fit signer que l'ame de l'Empereur Marc Antonin resterait *in statu quo*, c'est-à-dire, je ne sçais où, en attendant un jugement definitif.

Les ames des docteurs s'en retournèrent dans leurs limbes paisiblement après le souper: tout fut tranquille. Cet accommodement fit un très-grand honneur à l'homme aux quarante écus: & toutes les fois qu'il s'élevait une dispute bien acariatre, bien virulente, entre les gens lettrés ou non lettrés, on disait aux deux partis, *Messieurs, allez souper chez Monsieur André.*

Je connais deux factions acharnées, qui faute d'avoir été souper chez Monsieur André, se sont attirées de grands malheurs.

SCÉLÉRAT CHASSÉ.

LA réputation qu'avait acquise Mr. André d'apaiser les querelles en donnant de bons soupers, lui attira la semaine passée une singulière visite. Un homme noir assez mal mis, le dos vouté, la tête panchée sur un épaule, l'œil hagard, les mains fort sales, vint le conjurer de lui donner à souper avec ses ennemis.

Quels sont vos ennemis? lui dit Monsieur André, & qui êtes-vous? Hélas! dit-il, j'avoue, Monsieur, qu'on me prend pour un de ces maroufles qui font des libelles pour gagner du pain, & qui crient Dieu, Dieu, Dieu, Religion, Religion, pour attraper quelque petit bénéfice. On m'accuse d'avoir calomnié les citoyens les plus véritablement religieux, les plus sincères adorateurs de la Divinité, les plus honnêtes gens du Royaume. Il est vrai, Monsieur, que dans la chaleur de la composition il échape souvent aux gens de mon métier de petites inadvertances qu'on prend pour des erreurs grossières, des écarts que l'on qualifie de mensonges impudents. Nôtre zèle est regardé comme un mélange af-

freux

freux de friponnerie & de fanatisme. On assure que tandis que nous surprenons la bonne foi de quelques vieilles imbécilles, nous sommes le mépris & l'exécration de tous les honnêtes gens qui savent lire.

Mes ennemis sont les principaux membres des plus illustres Académies de l'Europe, des écrivains honorés, des citoyens bienfaisants. Je viens de mettre en lumière un ouvrage que j'ai intitulé *Anti-philosophique*. Je n'avais que de bonnes intentions, mais personne n'a voulu acheter mon livre. Ceux à qui je l'ai présenté l'ont jetté dans le feu, en me disant qu'il n'était pas seulement anti-raisonnable, mais anti-chrétien, & très anti-honnête.

Eh bien, lui dit Monsieur André, imitez ceux à qui vous avez présenté vôtre libelle; jettez-le dans le feu, & qu'il n'en soit plus parlé. Je loue fort vôtre repentir; mais il n'est pas possible que je vous fasse souper avec des gens d'esprit qui ne peuvent être vos ennemis, attendu qu'ils ne vous liront jamais.

Ne pourriez-vous pas du moins, Monsieur, dit le Caffard, me réconcilier avec les parents de feu Mr. de Montesquieu, dont j'ai outragé la mémoire, pour glorifier le révérend père Rout, qui vint assiéger ses derniers moments, & qui fut chassé de sa chambre.

Morbleu, lui dit Mr. André, il y a longtemps que le révérend père Rout est mort, allez-vous en souper avec lui.

C'est un rude homme que Mr. André quand il a affaire à cette espèce méchante & sotte. Il sentit que le cafard ne voulait souper chez lui avec des gens de mérite que pour engager une dispute, pour les aller ensuite calomnier, pour écrire contre eux, pour imprimer de nouveaux mensonges. Il le chassa de sa maison, comme on avait chassé Rout de l'appartement du Président de Montesquieu.

On ne peut guère tromper Monsieur André. Plus il était simple & naif quand il était l'homme aux quarante écus, plus il est devenu avisé quand il a connu les hommes.

LE BON SENS DE MONSIEUR ANDRÉ.

COMME le bon sens de Monsieur André s'est fortifié depuis qu'il a une Bibliothèque! il vit avec les livres comme avec les hommes; il choisit, & il n'est jamais la dupe des noms. Quel plaisir de s'instruire, & d'agrandir son ame pour un écu sans sortir de chez soi.

Il se félicite d'être né dans un tems où la raison humaine commence à se perfectionner. Que je serais malheureux, dit-il, si l'age où je vis était celui du Jésuite Garasse, du Jésuite Guignard, ou du Docteur Boucher, du Docteur Aubri, ou Docteur Guincestre, ou du temps que l'on condamnait aux galères ceux qui écrivaient contre les cathégories d'Aristote !

La misère avait affaibli les ressorts de l'ame de Mr. André, le bien-être leur a rendu leur élasticité. Il y a mille Andrés dans le monde auxquels il n'a manqué qu'un tour de roue de la fortune pour en faire des hommes d'un vrai mérite.

Il est aujourd'hui au fait de toutes les affaires de l'Europe, & surtout des progrès de l'esprit humain.

Il me semble, me disait-il mardi dernier, que la raison voyage à petites journées, du nord au midi, avec ses deux intimes amies l'expérience & la tolérance. L'agriculture & le commerce l'accompagnent. Elle s'est presentée en Italie, mais la Congrégation de l'Indice l'a repoussée. Tout ce qu'elle a pu faire a été d'envoyer secrétement quelques-uns de ses facteurs qui ne laissent pas de faire du bien. Encor quelques années, & le pays des Scipions ne sera plus celui des arlequins enfroqués.

Elle a de temps en temps de cruels ennemis en France ; mais elle y a tant d'amis qu'il faudra bien à la fin qu'elle y soit premier Ministre.

Quand elle s'est présentée en Bavière & en Autriche, elle a trouvé deux ou trois grosses têtes à perruque qui l'ont regardée avec des yeux stupides & étonnés. Ils lui ont dit, Madame, nous n'avons jamais entendu parler de vous ; nous ne vous connaissons pas. Messieurs, leur a-t-elle répondu, avec le temps vous me connaîtrez & vous m'aimerez. Je suis très-bien reçue à Berlin, à Moscou, à Copenhague, à Stokholm. Il y a longtemps que par le crédit de Locke, de Gordon, de Trenchard, de Mylord Shaftesbury, & de tant d'autres, j'ai reçu mes lettres de naturalité en Angleterre. Vous m'en accorderez un jour. Je suis la fille du temps, & j'attends tout de mon père.

Quand elle a passé sur les frontières de l'Espagne & du Portugal, elle a béni Dieu de voir que les buchers de l'Inquisition n'étaient plus si souvent allumés. Elle a espéré beaucoup en voyant chasser les Jesuites ; mais elle a craint qu'en purgeant le pays de renards on ne le laisse exposé aux loups.

Si elle fait encor des tentatives pour entrer en Italie, on croit qu'elle commencera par s'établir à Venise, & qu'elle séjournera dans le Royaume de Naples, malgré toutes les liquéfactions de ce

païs

païs là qui lui donnent des vapeurs. On prétend qu'elle a un secret infaillible pour détacher les cordons d'une couronne qui sont embarassés je ne sais comment dans ceux d'une thiare, & pour empêcher les haquenées d'aller faire la révérence aux mules.

Enfin, la conversation de Monsieur André me réjouit beaucoup, & plus je le vois, plus je l'aime.

D'UN BON SOUPER

CHEZ

MONSIEUR ANDRÉ.

NOus soupames hier ensemble avec un Docteur de Sorbonne, Mr. Pinto célèbre Juif, le chapelain de la chapelle reformée de l'ambassadeur Batave, le secrétaire de Mr. le Prince Galitzin du rite Grec, un Capitaine Suisse Calviniste, deux philosophes, & trois dames d'esprit.

Le souper fut fort long; & cependant on ne disputa pas plus sur la religion que si aucun des convives n'en avait jamais eu; tant il faut avouer que nous sommes devenus polis; tant on craint à souper de contrister ses frères. Il n'en est pas ainsi du régent Cogé, & de l'ex-Jesuite Patouillet, & de tous les animaux de cette espèce. Ces croquans-là vous disent plus de sot-

tifés dans une brochure de deux pages que la meilleure compagnie de Paris ne peut dire de choses agréables & instructives dans un souper de quatre heures. Et ce qu'il y a d'étrange c'est qu'ils n'oseraient dire en face à personne ce qu'ils ont l'impudence d'imprimer.

La conversation roula d'abord sur une plaisanterie des Lettres Persannes dans laquelle on répéte d'après plusieurs graves personnages, que le monde va non seulement en empirant, mais en se dépeuplant tous les jours ; de sorte que si le proverbe, *Plus on est de fous, plus on rit*, a quelque vérité, le rire sera incessamment banni de la terre.

Le Docteur de Sorbonne assura qu'en effet le monde était réduit presque à rien. Il cita le père Pétau, qui démontre qu'en moins de trois cent ans un seul des fils de Noé (je ne sais si c'est Sem ou Japhet) avait procréé de son corps une série d'enfans qui se montait à six cent vingt-trois milliards, six cent douze millions, trois cent cinquante-huit mille fidèles, l'an 285 après le déluge universel.

Monsieur André demanda pourquoi du tems de Philippe le Bel, c'est-à-dire, environ trois cent ans après Hugues Capet, il n'y avait pas six cent vingt-trois milliards de princes de la maison royale ? C'est que la foi est diminuée, dit le Docteur de Sorbonne.

On

On parla beaucoup de Thébes aux cent portes, & du million de soldats qui sortait par ces portes, avec vingt mille chariots de guerre. Serrez, disait Mr. André, je soupçonne, depuis que je me suis mis à lire, que le même génie qui a écrit Gargantua, écrivait autrefois toutes les histoires.

Mais enfin, lui dit un des convives, Thebes, Memphis, Babilone, Ninive, Troye, Seleucie étaient de grandes Villes & n'existent plus. Cela est vrai, répondit le Sécretaire de Mr. le Prince Galitzin, mais Moscou, Constantinople, Londres, Paris, Amsterdam, Lyon qui vaut mieux que Troye, toutes les villes de France, d'Allemagne, d'Espagne, & du Nord, étaient alors des déserts.

Le Capitaine Suisse, homme très-instruit, nous avoua que quand ses ancêtres voulurent quitter leurs montagnes & leurs précipices pour aller s'emparer comme de raison d'un païs plus agréable, César qui vit de ses yeux le dénombrement de ces émigrans, trouva qu'il se montait à trois cent soixante & huit mille, en comptant les vieillards, les enfants & les femmes. Aujourd'hui le seul canton de Berne posséde autant d'habitans ; il n'est pas tout-à-fait la moitié de la Suisse ; & je puis vous assurer que les treize cantons ont au delà de sept cent vingt mille ames, en comptant les natifs qui servent ou qui négocient en païs étranger. Après cela, Mes-

sieurs

sieurs les savans, faites des calculs & des systêmes ; ils seront aussi faux les uns que les autres.

Ensuite on agita la question si les bourgeois de Rome du temps des Césars étaient plus riches que les bourgeois de Paris du temps de Mr. Silhouette.

Ah ! ceci me regarde, dit Mr. André. J'ai été longtemps l'homme aux quarante écus ; je crois bien que les citoyens Romains en avaient davantage. Ces illustres voleurs de grand chemin avaient pillé les plus beaux païs de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Europe. Ils vivaient fort splendidement du fruit de leurs rapines ; mais enfin il y avait des gueux à Rome. Et je suis persuadé que parmi ces vainqueurs du monde il y eut des gens réduits à quarante écus de rente comme je l'ai été.

Savez vous bien, lui dit un savant de l'académie des inscriptions & belles lettres, que Lucullus depensait à chaque souper qu'il donnait dans le salon d'Apollon, trente neuf mille trois cent soixante & douze livres treize sous de notre monnoye courante, mais qu'Atticus, le celebre Epicurien Atticus, ne depensait pas par mois pour sa table au-delà de deux cent trente livres tournois.

Si cela est, dis je, il etait digne de presider à la confrairie de la Lezine etablie depuis peu en

Italie.

Italie. J'ai lu comme vous dans Florus cette incroyable anecdote; mais aparemment que Florus n'avait jamais soupé chez Atticus, ou que son texte a été corrompu comme tant d'autres, par les copistes. Jamais Florus ne me fera croire que l'ami de Cesar & de Pompée, de Ciceron & d'Antoine qui mangeaient souvent chez lui, en fut quitte pour un peu moins de dix louis d'or par mois.

Et voilà justement comme on ecrit l'histoire.

Madame André prenant la parole, dit au savant, que s'il voulait defraier sa table pour dix fois autant, il lui ferait grand plaisir.

Je suis persuadé que cet soirée de Mr. André valait bien un mois d'Atticus. Et les Dames doutèrent fort que les soupers de Rome fussent plus agréables que ceux de Paris. La conversation fut très gaye, quoiqu'un peu savante. Il ne fut parlé ni des modes nouvelles, ni des ridicules d'autrui, ni de l'histoire scandaleuse du jour.

La question du luxe fut traitée à fond. On demanda si c'était le luxe qui avait détruit l'Empire Romain, & il fut prouvé que les deux Empires d'Occident & d'Orient n'avaient été détruits que par la controverse & par les moines. En effet, quand Alaric prit Rome, on n'était occupé que de disputes théologiques; & quand Mahomet II. prit Constantinople, les moines défendaient beaucoup plus l'éternité de la lumiére du

Tabor

Tabor, qu'ils voyaient à leur nombril, qu'ils ne défendaient la ville contre les Turcs.

Un de nos savans fit une réflexion qui me frappa beaucoup. C'est que ces deux grands Empires sont anéantis, & que les ouvrages de Virgile, d'Horace & d'Ovide subsistent.

On ne fit qu'un saut du siècle d'Auguste au siècle de Louis XIV. Une Dame demanda pourquoi avec beaucoup d'esprit on ne faisait plus guère aujourd'hui d'ouvrage de génie.

Monsieur André répondit que c'est parce qu'on en avait fait dans le siècle passé. Cette idée était fine & pourtant vraye; elle fut aprofondie. Ensuite on tomba rudement sur un Ecossais qui s'est avisé de donner des règles de goût & de critiquer les plus admirables endroits de Racine, sans savoir le Français (*). On traita en-

(a) Ce Mr. Home, grand juge d'Ecosse, enseigne la manière de faire parler les héros d'une tragedie avec esprit: & voici un exemple remarquable qu'il raporte de la tragedie de Henri IV. du divin Shakespear. Le divin Shakespear introduit Mylord Falstaf chef de justice qui vient de prendre prisonnier le chevalier Jean Coleville & qui le présente au Roi.

„ Sire, le voilà, je vous le livre, je suplie vôtre grace de „ faire enrégistrer ce fait d'armes parmi les autres de cette „ journée, ou pardieu je le ferai mettre dans une balade a„ vec mon portrait à la tête; on verra Coleville me baisant „ les pieds. Voilà ce que je ferai si vous ne rendez pas ma „ gloire aussi brillante qu'une piéce de deux sous dorée. Et „ alors vous me verrez dans le clair ciel de la renommée ter„ nir vôtre splendeur comme la pleine lune efface les charbons „ éteints de l'élément de l'air qui ne paraissent autour d'elle „ que comme des têtes d'épingle.

C'est cet absurde & abominable galimatias très-fréquent dans le divin Shakespear, que Mr. Jean Home propose pour le modèle du bon goût & de l'esprit dans la Tragédie. Mais en récompense Mr. Home trouve l'Iphigénie & la Phèdre de Racine extremement ridicules.

cor plus févérement un Italien nommé Denina, qui a dénigré l'*Esprit des Loix* sans le comprendre, & qui surtout a censuré ce que l'on aime le mieux dans cet ouvrage.

Cela fit souvenir du mépris affecté que Boileau étalait pour le Tasse. Quelqu'un des convives avança que le Tasse avec ses défauts était autant au dessus d'Homere, que Montesquieu avec ses défauts encor plus grands, est au dessus du fatras de Grotius. On s'éleva contre ces mauvaises critiques dictées par la haine nationale & le prejugé. Le Signor Denina fut traité comme il le meritait, & comme les pedants le sont par les gens d'esprit.

On remarqua surtout avec beaucoup de sagacité, que la plûpart des ouvrages litteraires du siècle present, ainsi que les conversations, roulent sur l'examen des chefs-d'œuvres du dernier siècle. Notre merite est de discuter leur merite. Nous sommes comme des enfans desherités qui font le compte du bien de leurs pères. On avoua que la philosophie avait fait de très-grands progrès, mais que la langue & le stile s'étaient un peu corrompus.

C'est le sort de toutes les conversations de passer d'un sujet à un autre. Tous ces objets de curiosité, de science & de goût, disparurent bientôt devant le grand spectacle que l'Imperatrice de Russie & le Roi de Pologne donnaient

au

au monde. Ils venaient de relever l'humanité ecrasée, & d'etablir la liberté de conscience dans une partie de la terre; beaucoup plus vaste que ne le fût jamais l'Empire Romain. Ce service rendu au genre humain, cet exemple donné à tant de Cours qui se croient politiques, fut celebré comme il devait l'être. On but à la santé de l'Imperatrice philosophe, du Roi philosophe, & du Primat philosophe, & on leur souhaita beaucoup d'imitateurs. Le Docteur de Sorbonne même les admira ; car il y a quelques gens de bon sens dans ce corps, comme il y eut autrefois des gens d'esprit chez les Béotiens.

Le Secretaire Russe nous etonna par le recit de tous les grands etablissements qu'on faisait en Russie. On demanda pourquoi on aimait mieux lire l'histoire de Charles XII. qui a passé sa vie à detruire, que celle de Pierre le Grand qui a consumé la sienne à créer. Nous conclumes que la faiblesse & la frivolité sont la cause de cette preference : que Charles XII. fut le Don Quichotte du Nord, & que Pierre en fut le Solon : que les esprits superficiels preferent l'heroïsme extravagant aux grandes vues d'un Legislateur : que les details de la fondation d'une ville leur plaisent moins que la temerité d'un homme qui brave dix mille Turcs avec ses seuls domestiques ; & qu'enfin, la plupart des lecteurs aiment mieux s'amuser que s'instruire.

De

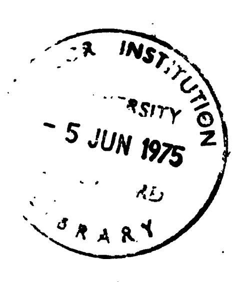
De là vient que cent femmes lisent les mille & une nuit contre une qui lit deux chapitres de Locke.

De quoi ne parla-t-on point dans ce repas, dont je me souviendrai longtemps ? Il fallut bien enfin dire un mot des acteurs & des actrices, sujet eternel des entretiens de table de Versailles & de Paris. On convint qu'un bon declamateur etait aussi rare qu'un bon poëte. Le souper finit par une chanson très jolie qu'un des convives fit pour les Dames. Pour moi j'avoue que le banquet de Platon ne m'aurait pas fait plus de plaisir que celui de Monsieur & de Madame André.

Nos petits maîtres & nos petites maîtresses s'y feraient ennuyés sans doute; ils pretendent être la bonne compagnie; mais ni Monsieur André ni moi ne soupons jamais avec cette bonne compagnie là.

F I N.

[illegible]


INSTITUTION
5 JUN 1975